This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

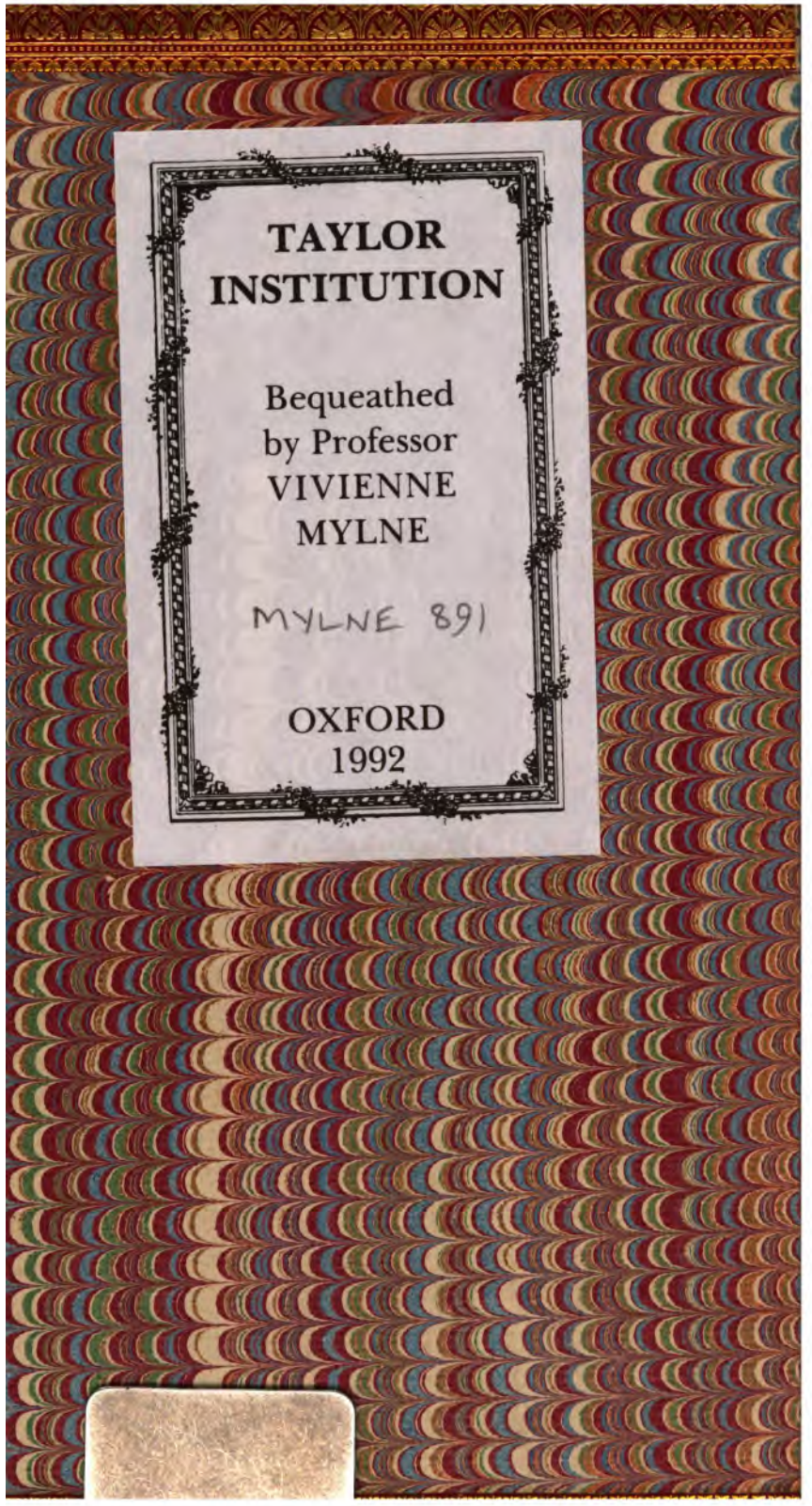
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 891

OXFORD
1992

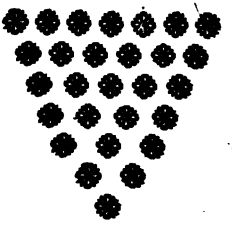
MMF 68.55

L'HOMME

AUX

QUARANTE

ÉCUS.



A GENEVE,

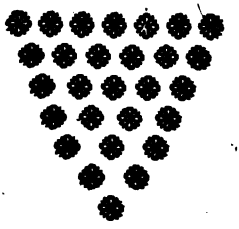
MDCCLXVIII.

L'HOMME

AUX

QUARANTE

ÉCUS.



A GENEVE,

MDCCLXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
PIECES
Contenues dans ce Volume.

L'Homme aux quarante écus. page 1.

Deſaſtre de l'homme aux quarante écus. 4

Entretien avec un Géomètre. 8

Avanture avec un Carme. 27

Audience de Monſieur le Controlleur Général. 29

Lettre à l'homme aux quarante écus. 33

Nouvelles douleurs occaſionnées par les nouveaux ſyſtêmes. (Ce petit morceau eſt tiré des manuſcrits d'un vieux ſolitaire.) 37

Mariage de l'homme aux quarante écus. 43

L'homme aux quarante écus devenu père raiſonne ſur les moines. 51

Des impôts payés à l'étranger. 59

Des

TABLE.

Des proportions. 62

De la Vérole. 71

Grande querelle. 79

Scélérat chaſſé. 82

Le bon ſens de Monſieur André. 84

Bon ſouper chez Monſieur André. 87

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

UN vieillard qui *toujours plaint le préſent & vante le paſſé*, me diſait, Mon ami, la France n'eſt pas auſſi riche qu'elle l'a été ſous Henri IV. Pourquoi ? c'eſt que les terres ne ſont pas ſi bien cultivées ; c'eſt que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri ſon travail, pluſieurs colons laiſſent leurs héritages en friche.

D'où vient cette diſette de manœuvres ? — De ce que quiconque qui s'eſt ſenti un peu d'induſtrie, a embraſſé les métiers de brodeur, de cizeleur, d'horloger, d'ouvrier en ſoye, de Procureur, ou de Théologien. C'eſt que la révocation de l'Edit de Nantes a laiſſé un très-grand vuide dans le royaume ; que les religieuſes & les mendians ſe ſont multipliés, & qu'enfin chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle Dieu nous a fait naître, & que nous

avons rendue ignominieuſe, tant nous ſommes ſenſés.

Une autre cauſe de nôtre pauvreté eſt dans nos beſoins nouveaux. Il faut payer à nos voiſins quatre millions d'un article, & cinq ou ſix d'un autre, pour mettre dans nôtre nez une poudre puante, venue de l'Amerique : le caffé, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coutent plus de ſoixante millions par an. Tout cela était inconnu du temps de Henri IV. aux épiceries près, dont la conſommation était bien moins grand. Nous brulons cent fois plus de bougies, & nous tirons plus de la moitié de nôtre cire de l'etranger ; parce que nous negligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamants aux oreilles, au cou, aux mains de nos citoyennes de Paris & de nos grandes villes, qu'il n'y avait chez toutes les dames de la Cour de Henri IV. en comptant la Reine. Il a fallu payer preſque toutes ces ſuperfluités argent comptant.

Obſervez ſurtout, que nous payons plus de quinze millions de rentes ſur l'Hôtel de ville aux étrangers ; & que Henri IV. à ſon avénement en ayant trouvé pour deux millions en tout ſur cet hôtel imaginaire, en rembourſa ſagement une partie pour delivrer l'état de ce fardeau.

Conſiderez que nos guerres civiles avaient fait verſer en France les tréſors du Mexique lorſque Don Phelippo *el diſcreto* voulait acheter la France,

&

& que depuis ce temps là les guerres étrangeres nous ont debarraſſés de la moitié de notre argent.

Voila en partie les cauſes de notre pauvreté. Nous la cachons ſous des lambris vernis & par l'artifice des marchandes de modes : nous ſommes pauvres avec goût. Il y a des financiers, des entrepreneurs, des negocians très-riches ; leurs enfans, leurs gendres ſont très-riches ; en général la nation ne l'eſt pas.

Le raiſonnement de ce vieillard, bon ou mauvais, fit ſur moi une impreſſion profonde ; car le Curé de ma paroiſſe qui a toujours eu de l'amitié pour moi, m'a enſeigné un peu de géométrie & d'hiſtoire, & je commence à réfléchir, ce qui eſt très-rare dans ma province. Je ne ſais s'il avait raiſon en tout : mais étant fort pauvre je n'eus pas grande peine à croire que j'avais beaucoup de compagnons *(a)*.

(a) Madame de Maintenon qui en tout genre était une femme fort entendue, excepté dans celui ſur lequel elle conſultait le trigaut & proceſſif Abbé Gobelin ſon confeſſeur ; Madame de Maintenon, dis-je, dans une de ſes lettres fait le compte du ménage de ſon frere & de ſa femme en 1680. Le mari & la femme avaient à paier le loier d'une maiſon agréable ; leurs domeſtiques etaient au nombre de dix. Ils avaient quatre chevaux & deux cochers, un bon diner tous les jours. Madame de Maintenon évalue le tout à neuf milles francs par an, & met trois mille livres pour le jeu, les ſpectacles, les fantaiſies, & les magnificences de Monſieur & de Madame.

Il faudrait à préſent environ quarante mille livres pour mener une telle vie dans Paris. Il n'en eut fallu que ſix mille du temps de Henri IV. Cet exemple prouve aſſez que le vieux bon homme ne radote pas abſolument.

DESASTRE DE L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

JE ſuis bien aiſé d'aprendre à *l'Univers*, que j'ai une terre qui me vaudrait net quarante écus de rente, n'était la taxe à laquelle elle eſt impoſée.

Il parut pluſieurs édits de quelques perſonnes qui ſe trouvant de loiſir gouvernent l'état au coin de leur feu. Le préambule de cès édits était que la puiſſance *légiſlatrice & exécutrice eſt née de droit divin co-proprietaire de ma terre*; & que je lui dois au moins la moitié de ce que je mange. L'enormité de l'eſtomac de la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit faire un grand ſigne de croix. Que ſerait-ce ſi cette puiſſance qui préſide à *l'ordre eſſentiel des ſociétés* avait ma terre en entier? l'un eſt encor plus divin que l'autre.

Monſieur le Controlleur Général ſait que je ne payais en tout que douze livres; que c'était un fardeau très-peſant pour moi, & que j'y aurais ſuccombé ſi Dieu ne m'avait donné le génie de faire des paniers d'ozier qui m'aidaient à ſuporter ma misère. Comment donc

donc pourrai-je tout d'un coup donner au Roi vingt écus ?

Les nouveaux miniſtres diſaient encor dans leur préambule, qu'on ne doit taxer que les terres, parce que tout vient de la terre juſqu'à la pluye ; & que par conſéquent il n'y a que les fruits de la terre qui doivent l'impôt.

Un de leurs huiſſiers vint chez moi dans la dernière guerre : il me demanda pour ma quote-part trois ſeptiers de bled, & un ſac de fêves, le tout valant vingt écus, pour ſoutenir la guerre qu'on faiſait, & dont je n'ai jamais ſçu la raiſon, ayant ſeulement entendu dire que dans cette guerre il n'y avait rien à gagner du tout pour mon pays & beaucoup à perdre. Comme je n'avais alors ni bled, ni fêves, ni argent, la puiſſance légiſlatrice & exécutrice me fit trainer en priſon ; & on fit la guerre comme on put.

En ſortant de mon cachot, n'ayant que la peau ſur les os, je rencontrai un homme jouflu & vermeil dans un caroſſe à ſix chevaux ; il avait ſix laquais & donnait à chacun deux pour gages le double de mon revenu. Son maître d'hôtel auſſi vermeil que lui, avait deux mille francs d'apointements, & lui en volait par an vingt mille. Sa maîtreſſe lui coutait quarante mille écus en ſix mois : je l'avais connu autrefois dans le temps qu'il était moins riche que

moi : il m'avoua pour me conſoler qu'il jouïſſait de quatre cent mille livres de rente : vous en payez donc deux cent mille à l'Etat, lui dis-je, pour ſoutenir la guerre avantageuſe que nous avons ; car moi qui n'ai juſte que mes cent vingt livres il faut que j'en paye la moitié.

Moi ! dit-il, que je contribue aux beſoins de l'Etat ! Vous voulez rire, mon ami : j'ai hérité d'un oncle qui avait gagné huit millions à Cadix & à Surate ; je n'ai pas un pouce de terre ; tout mon bien eſt en contracts, en billets ſur la place ; je ne dois rien à l'Etat ; c'eſt à vous de donner la moitié de vôtre ſubſiſtance, vous qui êtes un Seigneur terrein. Ne voyez vous pas que ſi le Miniſtre des Finances exigeait de moi quelques ſecours pour la Patrie, il ſerait un imbécile qui ne ſaurait pas calculer ; car tout vient de la terre ; l'argent & les billets ne ſont que des gages d'échange, au lieu de mettre ſur une carte au Pharaon cent ſeptiers de bled, cent bœufs, mille moutons, & deux cent ſacs d'avoine, je joue des rouleaux d'or qui repréſentent ces denrées dégoutantes. Si après avoir mis *l'impôt unique* ſur ces denrées, on venait encore me demander de l'argent, ne voyez vous pas que ce ſerait un double emploi ? que ce ſerait demander deux fois la même choſe ? Mon oncle vendit à Cadix pour deux millions de vôtre bled, & pour deux millions d'étoffes fabriquées avec votre laine : il gag-

na

na plus de cent pour cent dans ces deux affaires. Vous concevez bien que ce profit fut fait ſur des terres déja taxées : ce que mon oncle achetait dix ſous de vous, il les revendait plus de cinquante francs au Mexique, & tous fraix faits, il eſt revenu avec huit millions.

Vous ſentez bien qu'il ſerait d'une horrible injuſtice de lui redemander quelques oboles ſur les dix ſous qu'il vous donna. Si vingt neveux comme moi, dont les oncles auraient gagné dans le bon temps chacun huit Millions au Mexique, à Buenos Aires, à Lima, à Surate, ou à Pondicheri, prêtaient ſeulement à l'etat, chacun deux cent mille francs dans les beſoins urgents de la Patrie, cela produirait quatre millions : quelle horreur ! Payez, mon ami, vous qui jouïſſez en paix d'un revenu clair & net de quarante écus, ſervez bien la patrie, & venez quelquefois diner avec ma livrée.

Ce diſcours plauſible me fit beaucoup réfléchir & ne me conſola gueres.

ENTRETIEN
AVEC
UN GEOMETRE.

IL arrive quelquefois qu'on ne peut rien répondre & qu'on n'eſt pas perſuadé. On eſt atterré ſans pouvoir être convaincu. On ſent dans le fond de ſon ame un ſcrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on nous a prouvé. Un Géomètre vous demontre qu'entre un cercle & une tangent, vous pouvez faire paſſer une infinité de lignes courbes, & que vous n'en pouvez faire paſſer une droite. Vos yeux, vôtre raiſon vous diſent le contraire. Le Géomètre vous répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Vous vous taiſez, & vous vous en retournez tout ſtupefait, ſans avoir aucune idée nette, ſans rien comprendre, & ſans rien repliquer.

Vous conſultez un Géomètre de meilleure foi qui vous explique la miſtère. Nous ſuppoſons, dit-il, ce qui ne peut être dans la nature, des lignes qui ont de la longueur ſans largeur ; il eſt impoſſible phyſiquement parlant qu'une ligne réelle en pénètre une autre. Nulle courbe, ni nulle droite réelle ne peut paſſer entre deux lignes réelles qui ſe touchent : ce ne ſont là que des jeux de l'entendement, des chimères idéales ; &

la veritable géomètrie eſt l'art de meſurer les choſes exiſtantes.

Je fus très-content de l'aveu de ce ſage mathematicien ; & je me mis à rire dans mon malheur d'aprendre qu'il y avait de la charlatanerie juſques dans la ſcience qu'on appelle la haute ſcience. Mon Géomètre etait un Citoyen philoſophe qui avait daigné quelquefois cauſer avec moi dans ma chaumiere. Je lui dis, Monſieur, vous avez tâché d'eclairer les badauts de Paris ſur le plus grand interêt des hommes, la durée de la vie humaine. Le miniſtere a connu par vous ſeul ce qu'il doit donner aux rentiers viagers ſelon leurs differents âges. Vous avez propoſé de donner aux maiſons de la ville l'eau qui leur manque, & de nous ſauver enfin de l'oprobre & du ridicule d'entendre toujours crier à l'eau & de voir des femmes enfermées dans un cerceau oblong porter deux ſceaux d'eau peſant enſemble trente livres à un quatrieme etage auprès d'un privé. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de me dire combien il y a d'animaux à deux mains & à deux pieds en France.

Le Géomètre.

On pretend qu'il y en a environ vingt millions, & je veux bien adopter ce calcul très probable (*a*),

(*a*) Cela eſt prouvé par les mémoires des Intendants faits à la fin du dix-ſeptième ſiecle, combinés avec le denombrement par feux, compoſé en 1753, par ordre de Mr. le Comte d'Argenſon, & ſurtout avec l'ouvrage très-exact de Mr. Mezence fait ſous les yeux de Monſieur l'Intendant de la Michaudiére, l'un des hommes les plus éclairés.

en attendant qu'on le verifie : ce qui ſerait très-aiſé, & qu'on n'a pas encor fait, *parce qu'on ne s'aviſe jamais de tout.*

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez vous que le territoire de France contienne d'arpents ?

Le Géomètre.

Cent trente millions, dont preſque la moitié eſt en Chemins, en Villes, Villages, Landes, Bruyéres, Marais, Sables, Terres ſteriles, Couvens inutiles, Jardins plaiſans plus agréables qu'utiles, terreins incultes, mauvais terreins mal cultivés. On pourrait reduire les terres d'un bon rapport à ſoixante & quinze millions d'arpents quarrés, mais comptons-en quatre-vingt millions. On ne ſauroit trop faire pour ſa patrie.

L'Homme aux quarante écus.

Combien croyez vous que chaque arpent raporte l'une dans l'autre année commune, en bleds, en ſemence de toute eſpece, vins, etangs, bois, metaux, beſtiaux, fruits, laines, ſoyes, lait, huile, tous frais faits, ſans compter l'impôt ?

Le Géomètre.

Mais, s'ils produiſent chacun vingt-cinq livres, c'eſt beaucoup ; cependant, mettons trente livres pour ne pas decourager nos Concitoyens. Il y a des arpents qui produiſent des valeurs renaiſſantes eſtimées trois cent livres ; il y en a qui produiſent 3 livres. La moyenne proportionelle entre 3 & 300 eſt 30 ; car vous voyez bien que

3 eſt

3 eſt à 30 comme 30 eſt à 300. Il eſt vrai que s'il y avait beaucoup d'arpens à 30 livres & très peu à 300 livres, nôtre compte ne s'y trouverait pas ; mais encore une fois, je ne veux point chicaner.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien, Monſieur ; combien les quatre-vingt millions d'arpents donneront-ils de revenu, eſtimé en argent ?

Le Géomètre.

Le compte eſt tout fait : cela produit par an deux milliards quatre cent millions de Livres numeraires au cours de ce jour.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai lû que Salomon poſſedait lui ſeul vingt-cinq milliards d'argent comptant : & certainement il n'y a pas deux milliards quatre cent millions d'eſpeces circulantes dans la France, qu'on m'a dit être beaucoup plus grande & plus riche que le pays de Salomon.

Le Géomètre.

C'eſt là le miſtere : Il y a peut-être à preſent environ neuf cent millions d'argent circulant dans le Royaume ; & cet argent paſſant de main en main ſuffit pour payer toutes les denrées & tous les travaux : le même ecu peut paſſer mille fois de la poche du cultivateur dans celle du cabaretier, & du commis des Aides.

L'Homme aux quarante écus.

J'entends. Mais vous m'avez dit que nous ſommes vingt millions d'habitans, hommes & femmes,

femmes, vieillards & enfans ; combien pour chacun, s'il vous plait ?

Le Géomètre.

Cent vingt livres ou quarante ecus.

L'Homme aux quarante écus.

Vous avez deviné tout juſte mon revenu : j'ai quatre arpents qui, en comptant les années de repos mêlées avec les années de produit, me valent cent-vingt livres ; c'eſt peu de choſe.

Quoi ! ſi chacun avait une portion egale comme dans l'âge d'or, chacun n'aurait que cinq Louis d'or par an ?

Le Géomètre.

Pas davantage, ſuivant nôtre calcul que j'ai un peu enflé. Tel eſt l'etat de la nature humaine. La vie & la fortune ſont bien bornées ; on ne vit à Paris l'un portant l'autre que vingt-deux à vingt trois ans, & l'un portant l'autre n'a tout au plus que 120 livres par an à depenſer. C'eſt-à-dire que vôtre nourriture, vôtre vêtement, vôtre logement, vos meubles, ſont repreſentés par la ſomme de 120 livres.

L'Homme aux quarante écus.

Helas ! que vous ai je fait pour m'ôter ainſi la fortune & la vie ? Eſt-il vrai que je n'aye que vingt-trois ans à vivre, à moins que je ne vole la part de mes camarades ?

Le Géomètre.

Cela eſt inconteſtable dans la bonne Ville de Paris ; mais de ces vingt-trois ans, il en faut retrancher

trancher au moins dix de votre enfance ; car l'enfance n'eſt pas une jouiſſance de la vie, c'eſt une préparation ; c'eſt le veſtibule de l'édifice, c'eſt l'arbre qui n'a pas encor donné de fruits, c'eſt le crépuſcule d'un jour. Retranchez des treize années qui vous reſtent, le temps du ſommeil, & celui de l'ennui, c'eſt au moins la moitié : reſte ſix ans & demi que vous paſſez dans le chagrin, les douleurs, quelques plaiſirs & l'eſperance.

L'Homme aux quarante écus.

Miſéricorde, vôtre compte ne va pas à trois ans d'une exiſtance ſuportable.

Le Géomètre.

Ce n'eſt pas ma faute. La nature ſe ſoucie fort peu des individus. Il y a d'autres inſectes qui ne vivent qu'un jour, mais dont l'eſpèce dure à jamais. La nature eſt comme ces grands Princes qui comptent pour rien la perte de quatre cent mille hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs auguſtes deſſeins.

L'Homme aux quarante écus.

Quarante écus & trois ans à vivre ! quelle reſſource imaginerez-vous contre ces deux malédictions ?

Le Géomètre.

Pour la vie, il faudrait rendre dans Paris l'air plus pur, que les hommes mangeaſſent moins, qu'ils fiſſent plus d'exercices, que les mères allaitaſſent leurs enfans, qu'on ne fût plus aſſez mal

mal aviſé pour craindre l'inoculation ; c'eſt ce que j'ai déja dit ; & pour la fortune, il n'y a qu'à ſe marier & faire des garçons & des filles.

L'Homme aux quarante écus.

Quoi ! le moyen de vivre commodément eſt d'aſſocier ma misère à celle d'un autre.

Le Géomètre.

Cinq ou ſix misères enſemble font un établiſſement très-tolerable. Ayez une brave femme, deux garçons & deux filles ſeulement, cela fait ſept cent vingt livres pour vôtre petit ménage, ſupoſé que juſtice ſoit faite, & que chaque individu ait 120 liv. de rente. Vos enfans en bas âge ne vous coutent preſque rien ; devenus grands ils vous ſoulagent ; leurs ſecours mutuels vous ſauvent preſque toutes les dépenſes, & vous vivez très-heureuſement en Philoſophe, pourvu que ces Meſſieurs qui gouvernent l'Etat n'ayent pas la barbarie de vous extorquer à chacun vingt écus par an ; mais le malheur eſt que nous ne ſommes plus dans l'âge d'or, où les hommes nés tous égaux avaient également part aux productions ſucculentes d'une terre non cultivée. Il s'en faut beaucoup aujourd'hui que chaque être à deux mains & à deux pieds poſſéde un fonds de cent vingt livres de revenu.

L'Homme aux quarante écus.

Ha ! vous nous ruinez. Vous nous diſiez tout à-l'heure, que dans un pays où il y a quatre-vingt

vingt millions de terre aſſez bonne, & vingt millions d'habitans, chacun doit jouir de 120 livres de rente, & vous nous les ôtez!

Le Géomètre.

Je comptais ſuivant les régiſtres du ſiècle d'or & il faut compter ſuivant le ſiècle de fer. Il y a beaucoup d'habitans qui n'ont que la valeur de dix écus de rente, d'autres qui n'en ont que quatre ou cinq, & plus de ſix millions d'hommes qui n'ont abſolument rien.

L'Homme aux quarante écus.

Mais ils mourraient de faim au bout de trois jours.

Le Géomètre.

Point du tout; les autres qui poſſèdent leurs portions, les font travailler, & partagent avec eux; c'eſt ce qui paye le théologien, le confiturier, l'apoticaire, le predicateur, le comedien, le procureur & le fiacre. Vous vous êtes crû à plaindre de n'avoir que cent vingt livres à depenſer par an, réduites à 108 livres à cauſe de vôtre taxe de douze francs; mais regardez les ſoldats qui donnent leur ſang pour la patrie; ils ne diſpoſent, à quatre ſous par jour, que de ſoixante & treize livres, & ils vivent gaiement en s'aſſociant par chambrées.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi donc un ex-Jéſuite a plus de cinq fois la paye du ſoldat. Cependant les ſoldats ont rendu plus de ſervices à l'Etat ſous les yeux du Roi à Fontenoy,

Fontenoy, à Laufelt, au ſiege de Fribourg, que n'en a jamais rendu le revérend père la Valette.

Le Géomètre.

Rien n'eſt plus vrai : & même chaque Jéſuite devenu libre a plus à depenſer qu'il ne coutoit à ſon couvent ; il y en a même qui ont gagné beaucoup d'argent à faire des brochures contre les Parlements, comme le revérend pere Patouillet, & le revérend père Monote. Chacun s'ingénie dans ce monde ; l'un eſt à la tête d'une manufacture d'étoffes, l'autre de porcelaine ; un autre entreprend l'opéra, celui-ci fait la gazette Eccléſiaſtique ; cet autre une tragédie bourgeoiſe ou un roman dans le goût Anglais ; il entretient le papetier, le marchand d'encre, le libraire, le colporteur, qui ſans lui demanderaient l'aumone. Ce n'eſt enfin que la reſtitution de cent vingt livres à ceux qui n'ont rien qui fait fleurir l'Etat.

L'Homme aux quarante écus.

Plaiſante maniere de fleurrir !

Le Géomètre.

Il n'y en a point d'autre ; par tout pays le riche fait vivre le pauvre. Voilà l'unique ſource de l'induſtrie du commerce. Plus la nation eſt induſtrieuſe, plus elle gagne ſur l'étranger. Si nous attrapions de l'étranger dix millions par an pour la balance du commerce, il y aurait dans vingt ans deux cent millions de plus dans l'Etat ; ce ſerait dix francs de plus à répartir loyalement ſur chaque tête ; c'eſt-a-dire que les négotiants

feraient

feraient gagner à chaque pauvre dix francs de plus une fois payés, dans l'eſperance de faire des gains encor plus conſidérables. Mais le commerce a ſes bornes comme la fertilité de la terre ; autrement la progreſſion irait à l'infini ; & puis il n'eſt par ſûr que la balance de nôtre commerce nous ſoit toujours favorable ; il y a des temps où nous perdons.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai entendu parler beaucoup de population. Si nous nous aviſions de faire le double d'enfants de ce que nous en faiſons ; ſi nôtre patrie était peuplée du double, ſi nous avions quarante millions d'habitans au lieu de vingt, qu'arriverait-il ?

Le Géomètre.

Il arriverait que chacun n'aurait à dépenſer que vingt écus l'un portant l'autre ; ou qu'il faudrait que la terre rendît le double de ce qu'elle rend ; ou qu'il y aurait le double de pauvres ; ou qu'il faudroit avoir le double d'induſtrie & gagner le double ſur l'étranger ; ou envoyer la moitié de la nation en Amérique ; ou que la moitié de la nation mangeât l'autre.

L'Homme aux quarante écus.

Contentons-nous donc de nos vingt millions d'hommes, & de nos cent vingt livres par tête, réparties comme il plait à Dieu : mais cette ſituation eſt triſte, & vôtre ſiécle de fer eſt bien dur.

Le Géomètre.

Il n'y a aucune nation qui ſoit mieux ; & il en

TAYLOR INST. OXFORD

eſt beaucoup qui ſont plus mal. Croyez-vous qu'il y ait dans le Nord de quoi donner la valeur de cent vingt de nos livres à chaque habitant ? S'ils avaient eu l'équivalent, les Huns, les Vandales, & les Francs n'auraient pas deſerté leur patrie pour aller s'établir ailleurs, le fer & la flamme à la main.

L'Homme aux quarante écus.

Si je vous laiſſais dire, vous me perſuaderiez bientôt que je ſuis heureux avec mes cent vingt francs.

Le Géomètre.

Si vous penſiez être heureux, en ce cas vous le ſeriez.

L'Homme aux quarante écus.

On ne peut s'imaginer être ce qu'on n'eſt pas, à moins qu'on ne ſoit fou.

Le Géomètre.

Je vous ai déja dit que pour être plus à vôtre aiſe & plus heureux que vous n'êtes, il faut que vous preniez une femme; mais j'ajouterai qu'elle doit avoir comme vous 120 L. de rente, c'eſt-à-dire, quatre arpents à dix écus l'arpent. Les anciens Romains n'en avaient chacun que trois. Si vos enfans ſont induſtrieux, ils pourront en gagner chacun autant en travaillant pour les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi ils pourront avoir de l'argent ſans que d'autres en perdent.

Le

Le Géomètre.

C'eſt la loi de toutes les nations, on ne reſpire qu'à ce prix.

L'Homme aux quarante écus.

Et il faudra que ma femme & moi nous donnions chacun la moitié de nôtre récolte à la puiſſance légiſlatrice & éxécutrice, & que les nouveaux miniſtres d'Etat nous enlévent la moitié du prix de nos ſueurs & de la ſubſtance de nos pauvres enfans, avant qu'ils puiſſent gagner leur vie. Dites-moi, je vous prie, combien nos nouveaux miniſtres font entrer d'argent de droit divin dans les coffres du Roi.

Le Géomètre.

Vous payez vingt écus pour quatre arpents qui vous en rapportent quarante. L'homme riche qui poſsède quatre cent arpents payera deux mille écus par ce nouveau tarif, & les quatre vingt millions d'arpents rendront au Roi douze cent millions de livres par année, ou quatre cent millions d'écus.

L'Homme aux quarante écus.

Cela me parait impratiquable & impoſſible.

Le Géomètre.

Vous avez très-grande raiſon, & cette impoſſibilité eſt une démonſtration géomètrique qu'il y a un vice fondamental de raiſonnement dans nos nouveaux miniſtres.

L'Homme aux quarante écus.

N'y a-t-il pas auſſi une prodigieuſe injuſtice démontrée à me prendre la moitié de mon bled,

de mon chanvre, de la laine de mes moutons, &c. & de n'exiger aucun ſecours de ceux qui auront gagné dix ou vingt ou trente mille livres de rente avec mon chanvre dont ils ont tiſſu de la toile, avec ma laine dont ils ont fabriqué des draps, avec mon bled qu'ils auront vendu plus cher qu'ils ne l'ont acheté?

Le Géomètre.

L'injuſtice de cette adminiſtration eſt auſſi évidente que ſon calcul eſt erroné. Il faut que l'induſtrie ſoit favoriſée, mais il faut que l'induſtrie opulente ſecoure l'Etat. Cette induſtrie vous a certainement ôté une partie de vos 120 liv. & ſe les eſt appropriées en vous vendant vos chemiſes & votre habit vingt fois plus cher qu'ils ne vous auraient couté ſi vous les aviez faits vous-même. Le Manufacturier qui s'eſt enrichi à vos dépends, a, je l'avoue, donné un ſalaire à ſes ouvriers qui n'avaient rien par eux-mêmes; mais il a retenu pour lui chaque année une ſomme qui lui a valu enfin trente mille livres de rente; il a donc acquis cette fortune à vos dépends; vous ne pourrez jamais lui vendre vos denrées aſſez cher pour vous rembourſer de ce qu'il a gagné ſur vous; car ſi vous tentiez ce ſurhauſſement, il en ferait venir de l'étranger à meilleur prix. Une preuve que cela eſt ainſi, c'eſt qu'il reſte toujours poſſeſſeur de ſes trente mille livres de rente, & vous reſtez avec vos cent vingt livres qui diminuent ſouvent, bien loin d'augmenter.

Il eſt donc néceſſaire & équitable que l'induſtrie rafinée du negociant paye plus que l'induſtrie groſſière du laboureur. Il en eſt de même des receveurs des deniers publics. Votre taxe avait été juſqu'ici de douze francs avant que nos grands Miniſtres vous euſſent pris vingt écus. Sur ces douze francs, le publicain retenait dix ſols pour lui. Si dans vôtre province il y a cinq cent mille ames, il aura gagné deux cent cinquante mille francs par an. Qu'il en dépenſe cinquante mille; il eſt clair qu'au bout de dix ans il aura deux millions de bien. Il eſt très juſte qu'il contribue à proportion, ſans quoi tout ſerait perverti & bouleverſé.

L'Homme aux quarante écus.

Je vous remercie d'avoir taxé ce financier, cela ſoulage mon imagination; mais puiſqu'il a ſi bien augmenté ſon ſuperflu, comment puis-je faire pour accroître auſſi ma petite fortune?

Le Géomètre.

Je vous l'ai déja dit, en vous mariant, en travaillant, en tâchant de tirer de vôtre terre quelques gerbes de plus que ce qu'elle vous produiſait.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſuppoſe que j'ai bien travaillé, que toute la nation en ait fait autant, que la puiſſance légiſlatrice & exécutrice en ait recu un plus gros tribut, combien la nation a-t-elle gagné au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien du tout; à moins qu'elle n'ait fait un commerce étranger utile; mais elle aura vécu plus commodément. Chacun aura eu à proportion plus d'habits, de chemiſes, de meubles, qu'il n'en avait auparavant. Il y aura eu dans l'état une circulation plus abondante, les ſalaries auront été angmentés avec le temps à peu près en proportion du nombre de gerbes de bled, de toiſons de moutons, de cuirs de bœufs, de cerfs & de chèvres qui auront été employés, de grapes de raiſin qu'on aura foulées dans le preſſoir. On aura payé au Roi plus de valeurs de denrées en argent, & le Roi aura rendu plus de valeurs à tous ceux qu'il aura fait travailler ſous ſes ordres; mais il n'y aura pas un écu de plus dans le royaume.

L'Homme aux quarante écus.

Que reſtera-t-il donc à la puiſſance au bout de l'année?

Le Géomètre.

Rien encor une fois; c'eſt ce qui arrive à toute puiſſance; elle ne théſauriſe pas; elle a été nourrie, vêtue, logée, meublée; tout le monde l'a été auſſi, chacun ſuivant ſon état; & ſi elle théſauriſe, elle a arraché à la circulation autant d'argent qu'elle en a entaſſé; elle a fait autant de malheureux qu'elle a mis de fois quarante écus dans ſes coffres.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

Mais ce grand Henri IV. n'était donc qu'un vilain, un ladre, un pillard ; car on m'a conté qu'il avait encaqué dans la Baſtille plus de cinquante millions de nôtre monnoie d'aujourd'hui.

Le Géomètre.

C'était un homme auſſi bon, auſſi prudent que valeureux. Il allait faire une juſte guerre, & en amaſſant dans ſes coffres vingt deux millions de ſon temps, en ayant encore à recevoir plus de vingt autres qu'il laiſſait circuler, il épargnait à ſon peuple plus de cent millions qu'il en aurait couté, s'il n'avait pas pris ces utiles meſures. Il ſe rendait moralement ſûr du ſuccès contre un ennemie qui n'avait pas les mêmes precautions. Le calcul des probabilités était prodigieuſement en ſa faveur. Ses vingt-deux millions encaiſſées prouvaient qu'il y avait alors dans le Royaume la valeur de vingt-deux millions d'excédent dans les biens de la terre ; ainſi perſonne ne ſouffrait.

L'Homme aux quarante écus.

Mon vieillard me l'avait bien dit, qu'on était à proportion plus riche ſous l'adminiſtration du Duc de Sully, que ſous celle des nouveaux Miniſtres qui ont mis l'impôt unique, & qui m'ont pris vingt écus ſur quarante. Dites-moi, je vous en prie, y a-t-il une nation au monde qui jouïſſe de ce beau bénéfice de l'impôt unique ?

Le Géomètre.

Pas une nation opulente. Les Anglais, qui ne

rient guères, ſe ſont mis à rire quand ils ont appris que des gens d'eſprit avaient propoſé parmi nous cette adminiſtration. Les Chinois exigent une taxe de tous le Vaiſſeaux Marchands qui abordent à Canton. Les Hollandais payent à Nangazaqui quand ils ſont reçus au Japon, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas Chrétiens. Les Lapons & les Samoïdes, à la vérité, ſont ſoumis à une impôt unique en peaux de marte ; la Republique de St. Marin ne paye que des dixmes pour entretenir l'Etat dans ſa ſplendeur.

Il y a dans nôtre Europe une nation célèbre par ſon équité & pour ſa valeur, qui ne paye aucune taxe ; c'eſt le peuple Helvétien ; mais voici ce qui eſt arrivé ; ce peuple s'eſt mis à la place des Ducs d'Autriche, & de Zeringue ; les petits cantons ſont démocratiques & très-pauvres ; chaque habitant y paye une ſomme très modique pour les beſoins de la petite République. Dans les cantons riches, on eſt chargé envers l'Etat des redevances que les Archiducs d'Autriche & les Seigneurs Fonciers exigeaient : les cantons Proteſtants ſont à proportion du double plus riches que les Catholiques, parce que l'Etat y poſſede les biens des Moines. Ceux qui étaient ſujets des Archiducs d'Autriche, des Ducs de Zeringue et des Moines le ſont aujourd'hui de la patrie ; ils payent à cette patrie les mêmes dixmes, les mêmes droits, les mêmes lods & ventes qu'ils payaient à leurs anciens maitres ; & comme les ſujets en général ont très-peu de commerce, le

négoce

négoce n'eſt aſſujetti à aucune charge, excepté de petits droits d'entrepôt : les hommes trafiquent de leur valeur avec les puiſſances etrangeres, & ſe vendent pour quelques années, ce qui fait entrer quelque argent dans leur pays à nos dépends ; & c'eſt un exemple auſſi unique dans le monde policé, que l'eſt impôt établi par vos nouveaux Legiſlateurs.

L'Homme aux quarante écus.

Ainſi, Monſieur, les Suiſſes ne ſont pas de droit divin depouillés de la moitié de leurs biens ; & celui qui poſſéde quatre vaches n'en donne pas deux à l'Etat ?

Le Géomètre.

Non, ſans doute. Dans un canton, ſur treize tonneaux de vin on en donne un, & on en boit douze. Dans un autre canton on paye la douzième partie, & on en boit onze.

L'Homme aux quarante écus.

Ah ! qu'on me faſſe Suiſſe. Le maudit impôt que l'impôt unique & inique, qui m'a réduit à demander l'aumône ! mais trois ou quatre cent impôts, dont les noms mêmes me ſont impoſſibles à retenir & à prononcer, ſont ils plus juſtes & plus honnêtes ? Y a-t-il jamais eu un Legiſlateur qui, en fondant un état, ait imaginé de créer des Conſeillers du Roi, meſureurs de charbon, jaugeurs de vin, mouleurs du bois, languayeurs de porc, controleurs de beure ſalé ? d'entretenir une armée de faquins deux fois plus nombreuſe

breuſe que celle d'Alexandre, commandée par ſoixante généraux qui mettent le païs à contribution, qui remportent des victoires ſignalées tous les jours, qui font des priſonniers, & qui quelquefois les ſacrifient en l'air ou ſur un petit théatre de planches, comme faiſaient les anciens Scythes, à ce que m'a dit mon Curé ?

Une telle Légiſlation, contre laquelle tant de cris s'élevaient & qui faiſait verſer tant de larmes, valait-elle mieux que celle qui m'ôte tout d'un coup nettement & paiſiblement la moitié de mon exiſtence ; j'ai peur qu'à bien compter on ne m'en prit en détail les trois quarts ſous l'ancienne finance.

Le Géomètre.

Iliacos intra muros peccatur & extra.
Eſt modus in rebus, caveas ne quid nimis.

L'Homme aux quarante écus.

J'ai appris un peu d'hiſtoire & de Géomètrie, mais je ne ſai pas le latin.

Le Géomètre.

Cela ſignifie à peu près, *on a tort des deux côtés. Gardez le milieu en tout. Rien de trop.*

L'Homme aux quarante écus.

Oui, rien de trop, c'eſt ma ſituation ; mais je n'ai pas aſſez.

Le Géomètre.

Je conviens que vous périrez de faim, & moi auſſi, & l'etat auſſi, ſuppoſé que la nouvelle adminiſtration dure ſeulement deux ans ; mais il faut eſpérer que Dieu aura pitié de nous.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

On paſſe ſa vie à eſpérer, & on meurt en eſpérant. Adieu, Monſieur, vous m'avez inſtruit, mais j'ai le cœur navré.

Le Géomètre.

C'eſt ſouvent le fruit de la ſcience.

AVANTURE AVEC UN CARME.

QUAND j'eus bien remercié l'Academicien de l'Académie des Sciences de m'avoir mis au fait, je m'en allai tout pantois, louant la Providence, mais gromelant entre mes dents ces triſtes paroles, *vingt écus de rente ſeulement pour vivre, & n'avoir que vingt-deux ans à vivre!* Hélas! puiſſe nôtre vie être encor plus courte, puiſqu'elle eſt ſi malheureuſe!

Je me trouvais bientôt vis-à-vis d'une maiſon ſuperbe. Je ſentais déja la faim; je n'avais pas ſeulement la cent-vingtième partie de la ſomme qui appartient de droit à chaque individu. Mais dès qu'on m'eut apris que ce palais était le Couvent des Reverends Pères Carmes déchauſſés, je conçus de grandes eſpérances; & je dis, puiſque ces Saints ſont aſſez humbles pour marcher pieds nuds, ils ſeront aſſez charitables pour me donner à diner.

Je

Je ſonnai ; un Carme vint ; que voulez-vous, mon fils ? Du pain, mon Révérend Père, les nouveaux Edits m'ont tout ôté. Mon fils, nous demandons nous mêmes l'aumône, nous ne la faiſons pas. Quoi ! votre ſaint inſtitut vous ordonne de n'avoir pas de ſouliers, & vous avez une maiſon de Prince ! & vous me refuſez à manger ! Mon fils, il eſt vrai que nous ſommes ſans ſouliers & ſans bas ; c'eſt un dépenſe de moins ; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains ; & ſi nôtre ſaint inſtitut nous avoit ordonné d'aller cu nud, nous n'aurions point froid au derrière. A l'égard de notre belle maiſon, nous l'avons aiſément bâtie, parce que nous avons cent mille livres de rentes en maiſons dans la même rue.

Ah, ah ! vous me laiſſez mourir de faim, & vous avez cent mille livres de rentes : vous en rendez donc cinquante mille au nouveau gouvernement ?

Dieu nous préſerve de payer un obole. Le ſeul produit de la terre cultivée par des mains laborieuſes, endurcies de calus & mouillées de larmes, doit des tributs à la puiſſance légiſlatrice & exécutrice. Les aumônes qu'on nous a données nous ont mis en état de faire bâtir ces maiſons, dont nous tirons cent mille livres par an. Mais ces aumônes venant des fruits de la terre, ayant déja payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois : elles ont ſanctifié les fidèles qui ſe ſont appauvris en nous enrichiſſant : & nous conti-

continuons à demander l'aumône & à mettre à contribution le fauxbourg St. Germain pour ſanctifier encor les fidèles. Ayant dit ces mots, le Carme me ferma la porte au nez.

Je paſſai par devant l'hôtel des Mouſquetaires gris ; je contai la choſe à un de ces Meſſieurs ; ils me donnérent un bon diner & un écu. L'un d'eux propoſa d'aller bruler le couvent ; mais un Mouſquetaire plus ſage lui remontra que le tems n'était pas encor venu, & le pria d'attendre encor deux ou trois ans.

AUDIENCE
DE MONSIEUR
LE CONTROLLEUR GENERAL.

J'ALLAI avec mon écu préſenter un placet à Monſieur le Controlleur Général, qui donnait audience ce jour là.

Son antichambre était remplie de gens de toute eſpèce. Il y avait ſurtout des viſages encor plus pleins, des ventres plus rebondis, des mines plus fiéres que mon homme aux huit millions. Je n'oſais m'approcher, je les voyais, & ils ne me voyaient pas.

Un Moine gros décimateur avait intenté un procès à des citoyens qu'il appellait ſes payſans. Il avait déja plus de revenu que la moitié de ſes paroiſſiens enſemble ; & de plus il était Seigneur

neur de Fief. Il prétendait que ſes vaſſaux ayant converti avec des peines extrêmes leurs bruyeres en vignes, ils lui devaient la dixième partie de leur vin, ce qui faiſait, en comptant le prix du travail & des échalats, & des futailles, & du celier, plus du quart de la recolte. Mais comme les dixmes, diſait-il, ſont de droit divin, je demande le quart de la ſubſtance de mes payſans au nom de Dieu. Le Miniſtre lui dit, je vois combien vous êtes charitable.

Un Fermier-général fort intelligent dans les Aides, lui dit alors, Monſeigneur, ce village ne peut rien donner à ce Moine ; car ayant fait payer aux paroiſſiens l'année paſſée trente-deux impôts pour leur vin, & les ayant fait condamner enſuite à payer le trop bû, ils ſont entièrement ruinés. J'ai fait vendre leurs beſtiaux & leurs meubles, ils ſont encor mes redevables. Je m'oppoſe aux prétentions du Révérend Père.

Vous avez raiſon d'être ſon rival, repartit le Miniſtre, vous aimez l'un & l'autre également vôtre prochain, & vous m'édifiez tous deux.

Un troiſième, Moine & Seigneur, dont les payſans ſont main-mortables, attendait auſſi un arrêt du Conſeil qui le mît en poſſeſſion de tout le bien d'un badaut de Paris, qui ayant par inadvertance demeuré un an & un jour dans une maiſon ſujette à cette ſervitude, & enclavée dans les états de ce prêtre, y était mort au bout de l'année.

l'année. Le Moine réclamait tout le bien du badaut, & cela de droit divin.

Le Miniſtre trouva le cœur du Moine auſſi juſte & auſſi tendre que le deux premiers.

Un quatrième, qui était Controlleur du Domaine, préſenta un beau mémoire, par lequel il ſe juſtifiait d'avoir réduit vingt familles à l'aumône. Elles avaient hérité de leurs oncles ou tantes, ou frères, ou couſins ; il avait fallu payer les droits. Le Domanier leur avait prouvé généreuſement qu'elles n'avaient pas aſſez eſtimé leurs héritages, qu'elles étaient beaucoup plus riches qu'elles ne croyaient ; & en conſéquence les ayant condamnées à l'amende du triple, les ayant ruinées en fraix, & fait mettre en priſon les pères de famille, il avait acheté leurs meilleures poſſeſſions ſans bourſe délier.

Le Controlleur Général lui dit (d'un ton un peu amer à la vérite :) *Euge, Controlleur bone & fidelis ; quia ſupra pauca fuiſti fidelis, Fermier Général te conſtituam* (*). Cependant, il dit tous bas à un Maître des Requêtes qui était à côté de lui ; il faudra bien faire rendre gorge à ces ſangſues ſacrées, & à ces ſangſues profanes : il eſt tems de ſoulager le peuple, qui ſans nos ſoins & nôtre équité n'aurait jamais de quoi vivre que dans l'autre monde (†).

(*) Je me fis expliquer ces paroles par un ſavant à quarante écus, elles me réjouirent.

(†) Le cas à peu près ſemblable eſt arrivé dans la province que j'habite, & le Controlleur du domaine a été forcé à faire reſtitution. Mais il n'a pas été puni.

Des

Des hommes d'un génie profond lui préſentérent des projets. L'un avait imaginé de mettre des impôts ſur l'eſprit. Tout le monde, diſait-il, s'empreſſera de payer, perſonne ne voulant paſſer pour un ſot. Le Miniſtre lui dit, je vous déclare exempt de la taxe.

Un autre propoſe d'établir l'impôt unique ſur les chanſons & ſur le rire, attendu que la nation était la plus gaye du monde, & qu'une chanſon la conſolait de tout. Mais le Miniſtre obſerva que depuis quelque temps on ne faiſait plus guères de chanſons plaiſantes, & il craignait que pour échaper à la taxe on ne devint trop ſérieux.

Vint un ſage & brave citoyen qui offrit de donner au Roi trois fois plus, en faiſant payer par la nation trois fois moins. Le Miniſtre lui conſeilla d'apprendre l'arithmétique.

Un quatrième prouvait au Roi *par amitié*, qu'il ne pouvait recueillir que ſoixante & quinze millions, mais qu'il allait lui en donner deux cent vingt-cinq. Vous me ferez plaiſir, dit le Miniſtre, quand nous aurons payé les dettes de l'Etat.

Enfin arriva un commis de l'auteur nouveau qui fait la puiſſance légiſlatrice copropriétaire de toutes nos terres, par le droit divin, & qui donnait au Roi douze cent millions de rente. Je reconnus l'homme qui m'avait mis en priſon pour n'avoir pas payé mes vingt écus. Je me jettai aux pieds de Mr. le Controlleur Général,

& je lui demandai juſtice ; il fit un grand éclat de rire, & me dit que c'était un tour qu'on m'avoit joué. Il ordonna à ces mauvais plaiſants de me donner cent écus de dédommagement, & m'exempta de taille pour le reſte de ma vie. Je lui dis, Monſeigneur, Dieu vous béniſſe !

LETTRE A L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

QUOIQUE je ſois trois fois auſſi riche que vous, c'eſt-à-dire, quoique je poſsède trois cent ſoixante livres ou francs de revenu, je vous écris cependant comme d'égal à égal, ſans affecter l'orgueil des grandes fortunes.

J'ai lu l'hiſtoire de vôtre deſaſtre & de la juſtice que Mr. le Controlleur-Général vous a rendue, je vous en fais mon compliment, mais par malheur je viens de lire le Financier Citoyen, malgré la répugnance que m'avoit inſpirée le titre qui paraît contradictoire à bien des gens. Ce citoyen vous ôte vingt francs de vos rentes & à moi ſoixante ; il n'accorde que cent francs à chaque individu ſur la totalité des habitans. Mais en récompenſe un homme non moins illuſtre enfle nos rentes juſqu'à cent cinquante livres ; je vois que vôtre Géomètre a pris un juſte milieu. Il n'eſt point de ces magnifiques Seigneurs qui

d'un trait de plume peuplent Paris d'un million d'habitants, & vous font rouler quinze cent millions d'eſpèces ſonnantes dans le Royaume, après tout ce que nous en avons perdu dans nos guerres dernières.

Comme vous êtes grand lecteur, je vous prêterai le Financier Citoyen. Mais n'allez pas le croire en tout ; il cite le teſtament du grand miniſtre Colbert, & il ne ſait pas que c'eſt une rapſodie ridicule faite par un Gatien de Courtils. Il cite la dixme du Maréchal de Vauban, & il ne ſait pas qu'elle eſt d'un Boisguilbert. Il cite le teſtament du Cardinal de Richelieu, & il ne ſait pas qu'il eſt de l'Abbé de Bourzeis. Il ſuppoſe que ce Cardinal aſſure *que quand la viande enchérit on donne une paye plus forte au ſoldat.* Cependant la viande enchérit beaucoup ſous ſon miniſtère, & la paye du ſoldat n'augmenta point ; ce qui prouve, indépendamment de cent autres preuves, que ce livre reconnu pour ſuppoſé dès qu'il parut, & enſuite attribué au Cardinal même, ne lui apartient pas plus que les teſtaments du Cardinal Alberoni & du Maréchal de Belliſle ne leur appartiennent.

Défiez vous toute vôtre vie des teſtaments & des ſiſtêmes. J'en ai été la victime comme vous. Si les Solons & les Licurgues modernes ſe ſont moqués de vous, les nouveaux Triptolèmes ſe ſont encor plus moqués de moi ; & ſans une petite ſucceſſion qui m'a ranimé, j'étais mort de misère.

J'ai

J'ai cent vingt arpents labourables dans le plus beau pays de la nature & le ſol le plus ingrat. Chaque arpent ne rend tous frais faits dans mon pays qu'un écu de trois livres. Dès que j'eus lû dans les Journaux qu'un célébre agriculteur avait inventé un nouveau ſemoir, & qu'il labourait ſa terre par planches, afin qu'en ſemant moins il recueillît davantage; j'empruntai vite de l'argent, j'achetai un ſemoir, je labourai par planches, je perdis ma peine & mon argent, auſſi bien que l'illuſtre Agriculteur qui ne ſéme plus par planches.

Mon malheur voulut que je luſſe le Journal œconomique qui ſe vend à Paris chez Boudot. Je tombai ſur l'expérience d'un Pariſien ingénieux, qui pour ſe réjouïr avoit fait labourer ſon parterre quinze fois, & y avait ſemé du froment, au lieu d'y planter des tulipes: il eut une récolte très-abondante. J'empruntai encor de l'argent. Je n'ai qu'à donner trente labours, me diſais-je, j'aurai le double de la recolte de ce digne Pariſien qui s'eſt formé des principes d'agriculture à l'opéra & à la comédie, & me voilà enrichi par ſes leçons & par ſon exemple.

Labourer ſeulement quatre fois dans mon pays eſt une choſe impoſſible; la rigueur & les changements ſoudains des ſaiſons ne le permettent pas; & d'ailleurs, le malheur que j'avais eu de ſemer par planches comme l'illuſtre agriculteur dont j'ai parlé, m'avait forcé à vendre mon attelage.

Je fais labourer trente fois mes cent vingt arpents par toutes les charrues qui ſont à quatre lieues à la ronde. Trois labours pour chaque arpent coutent douze livres, c'eſt un prix fait : il fallut donner trente façons par arpent. Le labour de chaque arpent me couta cent vingt livres : la façon de mes cent vingt arpents me revint à 14400 L. Ma récolte, qui ſe monte année commune dans mon maudit pays à trois cent ſeptiers, monta, il eſt vrai, à trois cent trente, qui à vingt livres le ſeptier me produiſirent 6600 livres ; je perdis 7800 L. il eſt vrai que j'eus la paille.

J'étais ruiné, abimé, ſans une vieille tante qu'un grand médecin dépêcha dans l'autre monde, en raiſonnant auſſi bien en médecine que moi en agriculture.

Qui croira que j'eus encor la faibleſſe de me laiſſer ſéduire par le Journal de Boudot ? Cet homme là, après tout, n'avait pas juré ma perte. Je lis dans ſon recueil qu'il n'y a qu'à faire une avance de quatre mille francs pour avoir quatre mille livres de rente en artichaux : certainement Boudot me rendra en artichaux ce qu'il m'a fait perdre en bled. Voila mes quatre mille francs dépenſés, & mes artichaux mangés par des rats de campagne. Je fus hué dans mon canton comme le diable de Papefiguière.

J'écrivis une lettre de reproche fulminante à Boudot. Pour toute réponſe le traître s'égaia dans ſon journal à mes dépends. Il me nia impudemment

demment que les Caraïbes fuſſent nés rouges. Je fus obligé de lui envoier une atteſtation d'un ancien procureur du Roi de la Guadeloupe, comme quoi Dieu a fait les Caraïbes rouges, ainſi que les Negres noirs. Mais cette petite victoire ne m'empêcha pas de perdre juſqu'au dernier ſou toute la ſucceſſion de ma tante, pour avoir trop cru les nouveaux ſiſtêmes. Mon cher Monſieur, encor une fois, gardez vous des charlatans.

NOUVELLES DOULEURS,

OCCASIONNÉES PAR LES NOUVEAUX SISTEMES.

Ce petit morceau eſt tiré des manuſcrits d'un vieux ſolitaire.

JE vois que ſi de bons citoyens ſe ſont amuſés à gouverner les Etats, & à ſe mettre à la place des Rois, ſi d'autres ſe ſont crus des Triptolèmes & des Cérès, il y en a de plus fiers qui ſe ſont mis ſans façon à la place de Dieu, & qui ont créé l'univers avec leur plume, comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui ſe préſenta à mes adorations fut un deſcendant de Thalès nommé Téliamed, qui m'apprit que les montagnes & les hommes ſont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui enſuite devinrent amphibes. Leur belle queuë

fourchuë ſe changea en cuiſſes & en jambes. J'étais encor tout plein des métamorphoſes d'Ovide, & d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'un race de babouins. J'aimais autant deſcendre d'un poiſſon que d'un ſinge.

Avec le temps j'eus quelques doutes ſur cette généalogie, & même ſur la formation des montagnes. Quoi! me dit il, vous ne ſavez pas que les courants de la mer, qui jettent toujours du ſable à droite & à gauche à dix ou douze pieds de hauteur tout au plus, ont produit dans une ſuite infinie de ſiècles des montagnes de vingt mille pieds de haut, leſquelles ne ſont pas de ſable? Apprennez que la mer a néceſſairement couvert tout le globe. La preuve en eſt qu'on a vu des ancres de vaiſſeau ſur le mont St. Bernard, qui étaient là pluſieurs ſiècles avant que les hommes euſſent des vaiſſeaux.

Figurez-vous que la terre eſt un *globe de verre* qui a été longtems tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc, me dit-il, n'avez-vous pas vû le falun de Touraine à trente-ſix lieues de la mer? c'eſt un amas de coquilles avec leſquelles on engraiſſe la terre comme avec du fumier. Or ſi la mer a dépoſé dans la ſucceſſion des tems une mine entiere de coquilles à trente-ſix lieues de l'Ocean; pourquoi n'aura-t-elle pas été juſqu'à trois mille lieues pendant pluſieurs ſiècles ſur nôtre globe de verre?

Je

Je lui repondis, Monſieur Téliamed, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied; mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin ſoit de verre; & quant à vôtre falun, je doute encor qu'il ſoit un lit de coquilles de mer. Il ſe pourait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aiſément la forme des fragments de coquilles, comme il y a des pierres qui ſont figurées en langues, & qui ne ſont point des langues; en étoiles, & qui ne ſont point des aſtres; en ſerpents roulés ſur eux-mêmes, & qui ne ſont point des ſerpents; en parties naturelles du beau ſexe, & qui ne ſont point pourtant les dépouilles des Dames. On voit des dendrites, des pierres figurées, qui repréſentent des arbres & des maiſons, ſans que jamais ces petites pierres ayent été des maiſons & des chênes.

Si la mer avait dépoſé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie, & toutes les autres côtes? J'ai bien peur que ce Falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer ſe ſerait répandue à trente-ſix lieues, ce n'eſt pas à dire qu'elle ait été juſqu'à trois mille, & même juſqu'à trois cent, & que toutes les montagnes ayent été produits par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucaſe a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucaſe.

Mais, Monſieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huitres petrifiées qu'on a trouvées ſur ſommet des Alpes ?

Je répondrai, Monſieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huitres petrifiées que d'ançres de vaiſſeaux ſur le haut du mont Cenis. Je repondrai ce qu'on a déja dit, qu'on a trouvé des écailles d'huitres, (qui ſe pétrifient aiſément,) à de très grandes diſtances de la mer, comme on a déterré des médailles Romaines à cent lieues de Rome ; & j'aime mieux croire que des Pelerins de St. Jacques ont laiſſé quelques coquilles vers St. Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont St. Bernard.

Il y a des coquillages partout ; mais eſt-il bien ſûr qu'ils ne ſoient pas les dépouilles des teſtacées & des cruſtacées de nos lacs & de nos rivières auſſi-bien que des petits poiſſons marins ?

Monſieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propoſe de créer.

Monſieur le créateur, à vous permis : chacun eſt le maître dans ſon monde ; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous ſommes ſoit de verre, ni que quelques coquilles ſoient des demonſtrations que la mer a produit les Alpes & le mont Taurus. Vous ſavez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne ſoit pas vous qui ayez créé cet hémiſphere, & que vous vous ſoyez contenté de former l'ancien monde ; c'eſt bien aſſez.

— Mon-

— Monſieur, Monſieur, ſi on n'a pas découvert de coquilles ſur les montagnes d'Amérique, *on en découvrira.*

— Monſieur, c'eſt parler en créateur qui ſait ſon ſecret & qui eſt ſûr de ſon fait. Je vous abandonne, ſi vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laiſſiez mes montagnes. Je ſuis d'ailleurs le très-humble & très obéiſſant ſerviteur de vôtre providence.

Dans le temps que je m'inſtruiſais ainſi avec Teliamed, un Jéſuite Irlandais déguiſé en homme, d'ailleurs grand obſervateur, & ayant de bons microſcopes, fit des anguilles avec de la farine de bled ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment. Auſſi-tôt on créa des particules organiques qui compoſerent des hommes. Pourquoi non ? Le grand Géomètre Fatio avait bien reſſuſcité des morts à Londres : on pouvait tout auſſi aiſement faire à Paris des vivants avec des particules organiques : mais malheureuſement les nouvelles anguilles de Needham ayant diſparu, les nouveaux hommes diſparurent auſſi, & s'enfuirent chez les Monades qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière ſubtile, globuleuſe & canellée.

Ce n'eſt pas que ces créateurs de ſiſtêmes n'ayent rendu de grands ſervices à la phyſique ; à Dieu ne plaiſe que je mépriſe leurs travaux ! on les a comparés à des alchimiſtes qui en faiſant de l'or (qu'on ne fait point) ont trouvé de bons remèdes

ou

ou du moins des choſes très-curieuſes. On peut être un homme d'un rare mérite et ſe tromper ſur la formation des animaux et ſur la ſtructure du globe.

Les poiſſons changés en hommes, & les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que Mr. Boudot ; je me bornais tranquillement à douter, lorſqu'un Lapon me prit ſous ſa protection. C'était un profond philoſophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de ſon avis. Il me fit d'abord connoître clairement l'avenir en exaltant mon ame. Je fis de ſi prodigieux efforts d'exaltation, que j'en tombai malade ; mais il me guérit en m'enduiſant de poix réſine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher, qu'il me propoſa un voyage aux Terres Auſtrales pour y diſſéquer des têtes des géans, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'ame. Je ne pouvais ſuporter la mer ; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuſer un grand trou dans le globe terraquée ; ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partimes ; je me caſſai une jambe à l'entrée du trou ; on eut beaucoup de peine à me redreſſer la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup ſoulagé.

J'ai déja parlé de tout cela dans un de mes diatribes pour inſtruire l'*Univers* très-attentif à ces grandes choſes. Je ſuis bien vieux ; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour leſquels je travaille depuis ſi longtemps.

M A-

MARIAGE DE L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS.

L'Homme aux quarante écus s'étant beaucoup formé, & ayant fait une petite fortune, épousa une jolie fille qui possédait cent écus de rente. Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son Géomètre, & lui demanda si elle lui donnerait un garçon ou une fille? Le Géomètre lui répondit que les sages-femmes, les femmes de chambre le savaient pour l'ordinaire, mais que les physiciens qui prédisent les éclipses n'étaient pas si éclairés qu'elles.

Il voulut savoir ensuite si son fils ou sa fille avait déja un ame. Le Géomètre dit que ce n'était pas son affaire, & qu'il en fallait parler au théologien du coin.

L'homme aux quarante écus, qui était déja l'homme aux deux cent écus pour le moins, demanda en quel endroit était son enfant? Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie & l'intestin rectum. O Dieu paternel, s'écria-t-il, l'ame immortelle de mon fils née & logée entre de l'urine & quelque chose de pis! Oui, mon cher voisin, l'ame d'un Cardinal n'a point eu d'autre berceau; & avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

Ah!

Ah ! Monſieur le ſavant, ne pouriez-vous point me dire comment les enfans ſe font ?

Non, mon ami ; mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les philoſophes ont imaginé, c'eſt-à-dire comment les enfans ne ſe font point.

Prémièrement, le revérend pere Sanchez, dans ſon excellent livre *de Matrimonio*, eſt entièrement de l'avis d'Hipocrate ; il croit comme un article de foi que les deux vehicules fluides de l'homme & de la femme s'élancent & s'uniſſent enſemble, & que dans le moment l'enfant eſt conçu par cette union ; & il eſt ſi perſuadé de ce ſiſteme phiſique devenu théologique, qu'il examine chap. 21. du livre ſecond, *Utrum virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spiritu Sancto.*

Eh Monſieur, je vous ai déja dit que je n'entends pas le Latin, expliquez moi en Français l'oracle du père Sanchez. Le Géomètre lui traduiſit le texte, & tous deux frémirent d'horreur.

Le nouveau marié en trouvant Sanchez prodigieuſement ridicule, fut pourtant aſſez content d'Hipocrate, & il ſe flattait que ſa femme avait rempli toutes les conditions impoſées par ce medecin pour faire un enfant.

Malheureuſement, lui dit le voiſin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſements de leurs maris ; & qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre Hipocrate & Sanchez.

De plus, il y a très-grande aparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes ; or, il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engrendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huitres, les pucerons. Il a donc fallu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre Harvey, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſants dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maitreſſe ma poule, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que les coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries, Harvey ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

L'Homme aux quarante écus.

Mais, Monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toujours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les juments, les ânesſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

Le Géomètre.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans ; elles ont des ovaires comme tous

tous les oiſeaux ; les juments, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe detache de l'ovaire, il eſt couvé dans le matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce, font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : & nôtre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

L'Homme aux quarante écus.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la verité, il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

Le Géomètre.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtême ; on a fait les enfans d'une autre façon.

L'Homme aux quarante écus.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

Le Géomètre.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

L'Homme aux quarante écus.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſiſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

Le Géomètre.

Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'aviſérent

viſérent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y apercevoir des animaux déjà tous formés, qui couraient avec une viteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

L'Homme aux quarante écus.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petites animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme ; cela ne me parait pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plait, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez.

Le Géomètre.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médecin nommé Andri, qui voiait de vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'Harvey. Il aurait, s'il l'avait pû, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. Andri, à force de tomber dans le pêché d'Onam, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent

duiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle, delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraye criſalide, que les païſans appellent fêve. Enſuite, ſi la chenille doivent papillon, nous devenons hommes; voila nos métamorphoſes.

L'Homme aux quarante écus.

Eh bien! s'en eſt on tenu là? n'y a t-il point eu depuis de nouvelle mode?

Le Géomètre.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique que l'attraction faiſait les enfans & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil, mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la formation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, cela lui paroit trop vulgaire, tout ſe fait par attraction.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

Le Géomètre.

On en rit beaucoup, mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſembloit aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune ; ce n'eſt plus le bras qui va chercher le bras ; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe ; ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

L'Homme aux quarante écus.

J'en ſuis ravi : mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes ?

Le Géomètre.

Le doute. Si la queſtion avait été débatue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu ; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite : chacun a couché avec ſa femme, ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de Fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce miſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

L'Homme aux quarante écus.

Oh ! je le ſais bien ; on me l'a dit il y a long-temps ; c'eſt par pourriture. Cependant, il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

Le Géomètre.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entre eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

L'Homme aux quarante écus.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter, mais je ſens que je ſuis curieux depuis que j'ai fait fortune, & que j'ai du loiſir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue ; car ſurement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & abaiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu . . . là . . . toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi Dieu me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau : ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en l'étargie. Je me

creuſe

creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins ; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pû y parvenir. Les Géomètres ſavent toutes ces choſes ; ayez la bonté de m'inſtruire.

Le Géomètre.

Hélas ! Nous ſommes auſſi ignorants que vous ; adreſſez-vous à la Sorbonne.

L'HOMME AUX QUARANTE ÉCUS, DEVENU PERE, RAISONNE SUR LES MOINES.

QUAND l'homme aux quarante écus ſe vit père d'un garçon, il commença à ſe croire un homme de quelque poids dans l'état, il eſpéra donner au moins dix ſujets au Roi, qui ſeraient tous utiles. C'était l'homme du monde qui faiſait le mieux des paniers : & ſa femme était une excellente couturiére. Elle était née dans le voiſinage d'une groſſe Abbaie de cent mille livres de rente. Son mari me demanda un jour, pourquoi ces Meſſieurs, qui étaient en petit nombre, avaient englouti tant de parts de quarante écus ? Sont ils plus utiles que moi à la patrie ? — Non, mon cher voiſin. — Servent-ils comme moi à la population du païs ? — Non, au moins en appa-

rence. — Cultivent-ils la terre ? deffendent-ils l'Etat quand il eſt attaqué ? — Non, ils prient Dieu pour vous. — Eh bien, je prierai Dieu pour eux, & partageons.

Combien croyez-vous que les Couvents renferment de ces gens utiles, ſoit en hommes, ſoit en filles, dans le Royaume ?

● ●

Par les mémoires des Intendans faits ſur la fin du dernier ſiècle, il y en avait environ quatre-vingt-dix mille.

● ●

Par notre ancien compte ils ne devraient, à quarante écus par tête, poſſeder que dix millions huit cent mille livres ; combien en ont ils ?

● ●

Cela va à cinquante millions en comptant les meſſes & les quêtes des moines mendians, qui mettent réellement un impôt conſiderable ſur le Peuple. Un frère quêteur d'un couvent de Paris s'eſt vanté publiquement que ſa beſace valait quatre-vingt mille livres de rente.

Voyons combien cinquante millions répartis entre quatre-vingt-dix mille têtes tondues donnent à chacune ? — cinq cent cinquante-cinq livres ?

● ●

C'eſt une ſomme conſidérable dans une ſociété nombreuſe, où les dépenſes diminuent par la quantité même des conſommateurs ; car il en coute bien moins à dix perſonnes pour vivre enſemble,

ſemble, qui ſi chacun avait ſeparément ſon logis & ſa table.

Les Ex-Jéſuites à qui on donne aujourd'hui quatre cent livres de penſion, ont donc réellement perdu à ce marché ?

❁ ❁

Je ne le crois pas ; car ils ſont preſque tous retirés chez des parens qui les aident ; pluſieurs diſent la Meſſe pour de l'argent, ce qu'ils ne faiſoient pas auparavant ; d'autres ſe ſont fait Précepteurs, d'autres ont été ſoutenus par des dévotes, chacun c'eſt tiré d'affaire ; & peut-être y en a-t-il peu aujourd'hui qui, ayant gouté du monde & de la liberté, vouluſſent reprendre leurs anciennes chaînes. La vie monachale, quoiqu'on en diſe, n'eſt point du tout à envier. C'eſt une maxime aſſez connue, que les Moines ſont des gens qui s'aſſemblent ſans ſe connaître, vivent ſans s'aimer, & meurent ſans ſe regretter.

❁ ❁

Vous penſez donc qu'on leur rendrait un très-grand ſervice de les défroquer tous ?

❁ ❁

Ils y gagneraient beaucoup ſans doute, & l'état encor davantage ; on rendrait à la patrie des citoyens & des citoyennes qui ont ſacrifié témérairement leur liberté dans un âge où les loix ne permettent pas qu'on diſpoſe d'un fonds de dix ſous de rente. On tirerait ces cadavres de leurs tombeaux ; ce ſerait une vraye réſurrection. Leurs maiſons deviendraient des hôpitaux, des manu-

factures. La population deviendrait plus grande ; tous les arts seraient mieux cultivés. On pourrait du moins diminuer le nombre de ces victimes volontaires en fixant le nombre des novices. La patrie aurait plus d'hommes utiles & moins de malheureux. C'est le sentiment de tous les Magistrats, c'est le vœu unanime de public, depuis que les esprits sont éclairées. L'exemple de l'Angleterre & de tant d'autres Etats, est une preuve évidente de la nécessité de cette réforme. Que ferait aujourd'hui l'Angleterre, si au lieu de quarante mille hommes de mer elle avait quarante mille Moines ? Plus les arts se sont multipliés, plus le nombre des sujets laborieux est devenu necessaire. Il y a certainement dans les cloîtres beaucoup de talens ensevelis, qui sont perdus pour l'Etat. Il faut pour faire fleurir un Royaume le moins de Prêtres possible, & le plus d'artisans possible. L'ignorance & la barbarie de nos pères, loin d'être une regle pour nous, n'est qu'un avertissement de faire ce qu'ils feraient s'ils étaient en nôtre place avec nos lumières.

❁ ❁

Ce n'est donc point par haine contre les Moines que vous voulez les abolir, c'est par amour pour la Patrie ? Je pense comme vous. Je ne voudrais point que mon fils fût Moine. Et si je croyais que je dusse avoir des enfans pour le cloître, je ne coucherais plus avec ma femme.

❁ ❁

— Quel est en effet le bon père de famille qui ne

TAYLOR INST. OXFORD

ne gémiſſe de voir ſon fils & ſa fille perdus pour la ſociété! cela s'appelle ſe ſauver; mais un ſoldat qui ſe ſauve quand il faut combattre, eſt puni. Nous ſommes tous les ſoldats de l'Etat; nous ſommes à la ſolde de la ſociété, nous devenons des déſerteurs quand nous la quittons. Que dis-je? les Moines ſont des parricides qui étouffent une poſtérité toute entiére. Quatre-vingt-dix mille cloîtres qui braillent ou qui nazillent du Latin, pourraient donner à l'Etat chacun deux ſujets: cela fait cent ſoixante mille hommes qu'ils font périr dans leur germe. Au bout de cent ans la perte eſt immenſe; cela eſt démontré.

Pourquoi donc le monachiſme a-t-il prévalu? Parce que le Gouvernement fut preſque par-tout déteſtable, & abſurde depuis Conſtantin: parce que l'Empire Romain eut plus de moines que de ſoldats; parce qu'il y en avait cent mille dans la ſeule Egypte; parce qu'ils étaient exempts de travail & de taxe; parce que les Chefs des nations barbares qui détruiſirent l'Empire s'étant faits Chrétiens pour gouverneur des Chrétiens, exercèrent la plus horrible tyrannie; parce qu'on ſe jettait en foule dans les cloîtres pour échaper aux fureurs de ces Tyrans, & qu'on ſe plongeait dans un eſclavage pour en éviter un autre; parce que les Papes, en inſtituant tant d'ordres différens de fainéants ſacrés, ſe firent autant de ſujets dans les autres états; parce qu'un payſan aime mieux être appellé mon Réverénd pere, & donner des béné-

dictions que de conduire la charue ; parce qu'il ne ſait pas que la charue eſt plus noble que le froc ; parce qu'il aime mieux vivre aux dépends des ſots que par un travail honnête ; enfin parce qu'il ne ſait pas qu'en ſe faiſant moine, il ſe prépare des jours malheureux, tiſſus d'ennuï & de repentir.

❁ ❁

Allons, Monſieur, plus de moines pour leur bonheur & pour le nôtre. Mais je ſuis fâché d'entendre dire au Seigneur de mon village, père de quatre garçons & de trois filles, qu'il ne ſaura où les placer s'il ne fait pas ſes filles religieuſes.

❁ ❁

Cette allégation trop ſouvent répétée eſt inhumaine, antipatriótique, déſtructive de la ſocieté.

Toutes les fois qu'on peut dire d'un état de vie quel qu'il puiſſe être, ſi tout le monde embraſſait cet état, le genre humain ſerait perdu ; il eſt démontré que cet état ne vaut rien, et que celui qui le prend nuit au genre humain autant qu'il eſt en lui.

Or il eſt clair que ſi tous les garçons & toutes les filles s'encloîtraient, le monde perirait ; donc la moinerie eſt par cela ſeul l'ennemie de la nature humaine, independamment des maux affreux qu'elle a cauſés quelquefois.

❁ ❁

Ne pourrait-on pas en dire autant des ſoldats ?

❁ ❁

Non aſſurément : car ſi chaque citoyen porte les armes à ſon tour, comme autrefois dans toutes les

les Républiques, & ſur-tout dans celle de Rome ; le ſoldat n'en eſt que meilleur cultivateur ; le ſoldat citoyen ſe marie, il combat pour ſa femme & pour ſes enfans. Plût à Dieu que tous les laboureurs fuſſent ſoldats & mariés ! ils ſeraient d'excellens citoyens. Mais un moine entant que moine n'eſt bon qu'à dévorer la ſubſtance de ſes compatriotes. Il n'y a point de vérité plus reconnue.

● ●

Mais les filles, Monſieur, les filles des pauvres gentilſhommes qu'on ne peut marier, que feront-elles ?

● ●

Elles feront, on l'a dit mille fois, comme les filles d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande, de Suiſſe, de Hollande, de la moitié de l'Allemagne, de Suède, de Norvège, du Dannemarck, de Tartarie, de Turquie, d'Afrique, & de preſque tout le reſte de la terre. Elles ſeront bien meilleures épouſes, bien meilleures mères, quand on ſe ſera accoutumé ainſi qu'en Allemagne à prendre des femmes ſans dot. Une femme ménagère & laborieuſe fera plus de bien dans une maiſon que la fille d'un financier qui dépenſe plus en ſuperfluités qu'elle n'a porté de revenu chez ſon mari.

Il faut qu'il y ait des maiſons de retraite pour la vieilleſſe, pour l'infirmité, pour la difformité. Mais par le plus déteſtable des abus, les fondations ne ſont que pour la jeuneſſe & pour les perſonnes

ſonnes bien conformées. On commence dans le cloître par faire étaler aux novices des deux ſexes leur nudité, malgré toutes les loix de la pudeur ; on les examine attentivement devant & derriére. Qu'une vieille bouſſue aille ſe préſenter pour entrer dans un cloître, on la chaſſera avec mépris, à moins qu'elle ne donne une dot immenſe. Que dis-je ? toute religieuſe doit être dotée, ſans quoi elle eſt le rebut du couvent. Il n'y eut jamais d'abus plus intolérable.

Allez, allez, Monſieur, je vous jure que mes filles ne ſeront jamais religieuſes. Elles apprendront à filer, à coudre, à faire de la dentelle, à broder, à ſe rendre utiles. Je regarde les vœux comme un attentat contre la patrie & contre ſoi-même.

Expliquez-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'un de mes amis, pour contredire le genre humain, prétende que les Moines ſont très utiles à la population d'un état ; parce que leurs bâtimens ſont mieux entretenus que ceux des Seigneurs, & leurs terres mieux cultivées ?

Eh ! quel eſt donc votre ami qui avance une propoſition ſi étrange ?

C'eſt l'ami des hommes ; ou plutôt celui des moines.

Il a voulu rire ; il ſait trop bien que dix familles

les qui ont chacune cinq mille livres de rente en terre, ſont cent fois, mille fois plus utiles qu'un couvent qui jouit d'un revenu de cinquante mille livres, & qui a toujours un tréſor ſecret. Il vante les belles maiſons bâties par les moines, & c'eſt préciſément ce qui irrite les citoyens ; c'eſt le ſujet des plaintes de l'Europe. Le vœu de pauvreté condamne le palais, comme le vœu d'humilité contredit l'orgueil, & comme le vœu d'anéantir ſa race contredit la nature.

❁ ❁

Je commence à croire qu'il faut beaucoup ſe défier des livres.

❁ ❁

Il faut en uſer avec eux comme avec les hommes, choiſir les plus raiſonnables, les examiner, & ne ſe rendre jamais qu'à l'évidence.

DES IMPOTS PAYES A L'ÉTRANGER.

IL y a un mois que l'homme aux quarante écus vint me trouver en ſe tenant les côtés de rire ; & il riait de ſi grand cœur que je me mis à rire auſſi ſans ſavoir de quoi il était queſtion. Tant l'homme eſt né imitateur, tant l'inſtinct nous maîtriſe,

maîtriſe, tant les grands mouvements de l'ame ſont contagieux.

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent (*)
Humani vultus.

Quand il eut bien ri, il me dit qu'il venait de recontrer un homme qui ſe diſait Protonotaire du St. Siége, & que cet homme envoyait une groſſe ſomme d'argent à trois cent lieues d'ici à un Italien, au nom d'un Français à qui le Roi avoit donné un petit fief, & que ce Français ne pourrait jamais jouïr des bienfaits du Roi s'il ne donnait à cet Italien la première année de ſon revenu.

La choſe eſt très vraye, lui dis je, mais elle n'eſt pas ſi plaiſante. Il en coute à la France environ quatre cent mille livres par an en menus droits de cette eſpèce; & depuis environ deux ſiècles & demi que cet uſage dure, nous avons déja porté en Italie quatre-vingt millions.

Dieu paternel! s'écria-t-il, que de fois quarante écus! cet Italien-là nous ſubjugea donc il y a deux ſiècles & demi! il nous impoſa ce tribut! Vraiment, répondis-je, il nous en impoſait autrefois d'une façon bien plus onéreuſe. Ce n'eſt là qu'une bagatelle en comparaiſon de ce qu'il leva longtemps ſur notre pauvre nation, & ſur les autres pauvres nations de l'Europe. Alors je lui racontai comment ces ſaintes uſurpations s'étaient

(*) Le Jéſuite Senadon a mis *adſunt* pour *adflent*. Un amateur d'Horace prétend que c'eſt pour cela qu'on a chaſſé les Jéſuites.

établies;

établies ; il ſait un peu d'Hiſtoire, il a du bon ſens, il comprit aiſément que nous avions été des eſclaves auxquels il reſtait encor un petit bout de chaîne. Il parla longtemps avec énergie contre cet abus, mais avec quel reſpect pour la religion en général ! comme il révérait les Evêques ! comme il leur ſouhaitait beaucoup de quarante écus, afin qu'ils les dépenſaſſent dans leurs Diocèſes en bonnes œuvres !

Il voulait auſſi que tous les curés de campagne euſſent un nombre de quarante écus ſuffiſant pour les faire vivre avec décence. Il eſt triſte, diſait-il, qu'un curé ſoit obligé de diſputer trois gerbes de bled à ſon ouaille, & qu'il ne ſoit pas largement payé par la province. Il eſt honteux que ces Meſſieurs ſoient toujours en procés avec leurs Seigneurs. Ces conteſtations éternelles pour des droits imaginaires, pour des dixmes, détruiſent la conſideration qu'on leur doit. Le malheureux cultivateur qui a déja payé aux prépoſés ſon dixième & les deux ſous pour livre, & la taille, & la capitation, & le rachat du logement des gens de guerre après qu'il a logé des gens de guerre, &c. &c. &c. cet infortuné, dis-je, qui ſe voit encor enlever le dixième de ſa récolte par ſon curé, ne le regarde plus comme ſon paſteur, mais comme ſon écorcheur qui lui arrache le peu de peau qui lui reſte. Il ſent bien qu'en lui enlevant la dixième gerbe de droit divin, on a la cruauté diabolique de ne pas lui tenir compte de ce qu'il lui

lui en a couté pour faire croître cette gerbe. Que lui reſte-t-il pour lui & pour ſa famille? les pleurs, la diſette, le découragement, le déſeſpoir, & il meurt de fatigue & de misère. Si le curé était payé par la province, il ſerait la conſolation de ſes paroiſſiens, au lieu d'être regardé par eux comme leur ennemi.

Ce digne homme s'attendriſſait en prononçant ces paroles; il aimait ſa patrie & était idolâtre du bien public. Il s'écriait quelquefois, quelle nation que la Françaiſe ſi on voulait!

Nous allâmes voir ſon fils à qui ſa mère bien propre & bien lavée préſentait un gros teton blanc. L'enfant était fort joli. Hélas! dit le père, te voilà donc, & tu n'as que vingt-trois ans de vie, & quarante écus à prétendre!

DES PROPORTIONS.

LE produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens: mais deux ſacs de bled volés ne ſont pas à ceux qui les ont pris, comme la perte de leur vie l'eſt à l'intérêt de la perſonne volée.

Le Prieur de *** à qui deux de ſes domeſtiques de campagne avaient dérobé deux ſeptiers de bled, vient de faire pendre les deux délinquans. Cette exécution lui à plus couté que toute ſa récolte ne lui a valu, & depuis ce tems il ne trouve plus de valets.

Si

Si les loix avaient ordonné que ceux qui voleraient le bled de leur maître laboureraient ſon champ toute leur vie, les fers aux pieds & une ſonnete au cou attachée à un carcan, ce Prieur aurait beaucoup gagné.

Il faut effrayer le crime; oui, ſans doute: mais le travail forcé & la honte durable l'intimident plus que la potence.

Il y a quelques mois qu'à Londres un malfaiteur fut condamné à être tranſporté en Amerique pour y travailler aux ſucreries avec les négres. Tous les criminels en Angleterre, comme en bien d'autres pays, ſont reçus à préſenter requête au Roi, ſoit pour obtenir grace entière, ſoit pour diminution de peine. Celui-ci préſenta requête pour être pendu. Il alléguait qu'il haïſſait mortellement le travail, & qu'il aimait mieux être étranglé une minute que de faire du ſucre toute ſa vie.

D'autres peuvent penſer autrement, chacun a ſon goût; mais on déja dit, & il faut répéter, qu'un pendu n'eſt bon à rien, & que les ſuplices doivent être utiles.

Il y a quelques années que l'on condamna dans la Tartarie deux jeunes gens à être empalés pour avoir regardé (leur bonnet ſur la tête) paſſer une proceſſion de Lamas. L'Empereur de la Chine, qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, dit qu'il les aurait condamnés à marcher nue tête à la proceſſion pendant trois mois.

Propor-

Proportionnez les peines aux délits, a dit le Marquis Beccaria ; ceux qui ont fait les Loix n'étaient pas géomètres.

Si l'Abbé Guyon, ou Cogé, ou l'ex-Jéſuite Nonotte, ou l'ex-Jeſuite Patouillet, ou le prédicant la Beaumelle, font de miſérables libelles, où il n'y a ni vérité, ni raiſon, ni eſprit, irez-vous les faire pendre comme le Prieur de D.... a fait pendre ſes deux domeſtiques ? & cela ſous prétexte que les calomniateurs ſont plus coupables que des voleurs ?

Condamnerez-vous Freron même aux galères pour avoir menti toute ſa vie dans l'eſpèrance de payer ſon cabaretier ?

Ferez-vous mettre au pilori le Sr. Larcher parce qu'il a été très-peſant, parce qu'il a entaſſé erreur ſur erreur, parce qu'il n'a jamais ſçu diſtinguer aucun degré de probabilité, parce qu'il veut que dans une antique & immenſe cité, renommée par ſa police & par la jalouſie des maris, dans Babilone enfin où les femmes étaient gardées par des Eunuques, toutes les Princeſſes allaſſent par dévotion donner publiquement leurs faveurs dans la cathédrale aux étrangers pour de l'argent ? contentons-nous de l'envoyer ſur les lieux courir les bonnes fortunes ; ſoyons modérés en tout ; mettons de la proportion entre les délits & les peines.

Pardonnons à ce pauvre Jean-Jaques lorſqu'il n'ecrit que pour ſe contredire, lorſqu'après avoir donné

donné une comédie ſiflée ſur le théatre de Paris, & qu'il injurie ceux qui en font jouer à cent lieues de là ; lorſqu'il cherche des protecteurs & qu'il les outrage ; lorſqu'il declame contre les romans & qu'il fait des romans, dont le héros eſt un ſot precepteur qui reçoit l'aumone d'une Suiſſeſſe à laquelle il a fait un enfant, & qui va dépenſer ſon argent dans un bordel de Paris ; laiſſons le croire qu'il a ſurpaſſé Fénélon & Xénophon en élevant un jeune homme de qualité dans le métier de menuiſier : ces extravagantes platitudes ne méritent pas un décret de priſe de corps ; les petites maiſons ſuffiſent avec de bons bouillons, de la ſaignée & du regime.

Je haïs les loix de Dracon qui puniſſaient également les crimes & les fautes, la méchanceté & la folie. Ne traitons point le Jeſuite Nonotte, qui n'eſt coupable que d'avoir écrit des bétiſes & des injures, comme on a traité les Jeſuites Malagrida, Oldecorn, Garnet, Guignard, Guerot, & comme on devait traiter le Jeſuite le Tellier, qui trompa ſon Roi & qui troubla la France. Diſtinguons principalement dans tout procès, dans toute contention, dans toute querelle, l'agreſſeur de l'outragé, l'oppreſſeur de l'opprimé. La guerre offenſive eſt d'un tiran : celui qui ſe defend eſt un homme juſte.

Comme j'étais plongé dans ces réflexions, l'homme aux quarante écus me vint voir tout en larmes. Je lui demandai avec émotion ſi ſon

fils qui devait vivre vingt-trois ans, était mort? Non, dit-il, le petit ſe porte bien, & ma femme auſſi; mais j'ai été appellé en témoignage contre un meunier à qui on a fait ſubir la queſtion ordinaire & extraordinaire, & qui s'eſt trouvé innocent; je l'ai vu s'évanouir dans les tortures redoublées; j'ai entendu craquer ſes os, j'entends encor ſes cris & ſes hurlemens; ils me pourſuivent, je pleure de pitié & je tremble d'horreur; je me mis à pleurer & à fremir auſſi; car je ſuis extrêmement ſenſible.

Ma mémoire alors me repréſenta l'avanture épouvantable des Calas, une mère vertueuſe dans les fers, ſes fils éplorées & fugitives, ſa maiſon au pillage, un père de famille reſpectable briſé par la torture, agoniſant ſur la roue, & expirant dans les flammes; un fils chargé de chaînes, traîné devant les Juges, dont un lui dit, *nous venons de rouer vôtre père, nous allons vous rouer auſſi.*

Je me ſouviens de la famille de Sirven qu'un de mes amis rencontra dans des montagnes couvertes de glaces, lorſqu'elle fuyait la perſécution d'un Juge auſſi inique qu'ignorant. Ce Juge, me dit-il, a condamné toute cette famille innocente au ſuplice, en ſupoſant, ſans la moindre aparence de preuve, que le père & la mère, aidés de deux de leurs filles, avaient égorgé & noyé la troiſième de peur qu'elle n'allât à la Meſſe. Je voyais à la fois dans des jugemens de

de cette eſpèce, l'excès de la bétiſe, de l'injuſtice & de la barbarie.

Nous plaignions la nature humaine, l'homme aux quarante écus & moi. J'avais dans ma poche le diſcours d'un Avocat Général de Dauphiné, qui roulait en partie ſur ces matières intéreſſantes. Je lui en lus les endroits ſuivans.

„ Certes, ce furent des hommes véritablement „ grands qui oſérent les premiers ſe charger de „ gouverner leurs ſemblables, & s'impoſer le „ fardeau de la félicité publique; qui, pour le „ bien qu'ils voulaient faire aux hommes s'ex- „ poſerent à leur ingratitude, & pour le repos „ d'un peuple renoncerent au leur; qui ſe mi- „ rent, pour ainſi dire, entre les hommes & „ la Providence, pour leur compoſer, par arti- „ fice, un bonheur qu'elle ſemblait leur avoir „ refuſé.

. . . . . .

„ Quel Magiſtrat un peu ſenſible à ſes de- „ voirs, à la ſeule humanité, pourrait ſoutenir „ ces idées? Dans la ſolitude d'un cabinet pour- „ ra-t-il, ſans frémir d'horreur & de pitié, jetter „ les yeux ſur ces papiers, monumens infortunés „ du crime ou de l'innocence? ne lui ſemble- „ t-il pas entendre des voix gémiſſantes ſortir de „ ces fatales écritures, & le preſſer de décider du „ ſort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'- „ une famille? Quel Juge impitoyable (s'il eſt „ chargé d'un ſeul procès criminel) pourra paſſer

„ de ſang froid devant une priſon ? C'eſt donc
„ moi, dira-t-il, qui retiens dans ce déteſtable
„ ſéjour mon ſemblable, peut-être mon conci-
„ toyen, un homme enfin : c'eſt moi qui le lie
„ tous les jours, qui ferme ſur lui ces odieuſes
„ portes : peut-être le deſeſpoir s'eſt emparé de
„ ſon ame ; il pouſſe vers le ciel mon nom avec
„ des malédictions, & ſans doute il atteſte contre
„ moi le grand Juge qui nous obſerve & doit
„ nous juger tous les deux.

. . . . . .

„ Ici un ſpectacle effrayant ſe préſente tout à
„ coup à mes yeux ; le Juge ſe laſſe d'interroger
„ par la parole, il veut interroger par les ſu-
„ plices : impatient dans ſes recherches, & peut-
„ être irrité de leur inutilité, on aporte des
„ torches, des chaînes, des leviers & tous ces
„ inſtruments inventés pour la douleur. Un
„ bourreau vient ſe mêler aux fonctions de la
„ Magiſtrature, & termine par la violence un
„ interrogatoire commencé par la liberté.

„ Douce philoſophie, toi qui ne cherches la
„ vérité qu'avec l'attention & la patience, t'at-
„ tendais-tu que dans ton ſiècle on employât de
„ tels inſtruments pour la découvrir ?

„ Eſt-il bien vrai que nos loix aprouvent
„ cette méthode inconcevable & que l'uſage la
„ conſacre ?

. . . . . .

„ . . . Leurs loix imitent leurs préjugés, les
„ puni-

„ punitions publiques ſont auſſi cruelles que les „ vengeances particulières, & les actes de leur „ raiſon ne ſont guère moins impitoyables que „ ceux de leurs paſſions. Quelle eſt donc la „ cauſe de cette bizarre oppoſition ? C'eſt que „ nos préjugés ſont anciens, & que nôtre mo- „ rale eſt nouvelle ; c'eſt que nous ſommes auſſi „ pénétrés de nos ſentiments qu'inattentifs à nos „ idées ; c'eſt que l'avidité des plaiſirs nous em- „ pêche de reflechir ſur nos beſoins, & que nous „ ſommes plus empreſſés de vivre que de nous „ diriger ; c'eſt, en un mot, que nos mœurs „ ſont douces, & qu'elles ne ſont pas bonnes ; „ c'eſt que nous ſommes polis, & nous ne „ ſommes ſeulement pas humains."

Ces fragments que l'eloquence avait dictés à l'humanité remplirent le cœur de mon ami d'une douce conſolation. Il admirait avec tendreſſe. Quoi ! diſait-il dans ſon tranſport, on fait de ces chef-d'œuvres en province ! on m'avait dit qu'il n'y a que Paris dans le monde.

Il n'y a que Paris, lui dis-je, où l'on faſſe des opera comiques ; mais il y a aujourd'hui dans les provinces beaucoup de Magiſtrats qui penſent avec la même vertu & qui s'expriment avec la même force. Autrefois les oracles de la juſtice, ainſi que ceux de la morale, n'étaient que ridicules. Le Docteur Balouard déclamait au barreau, & Arlequin dans la chaire. La Philoſophie eſt enfin venue ; elle a dit, ne parlez en

public que pour dire des vérités neuves & utiles, avec l'éloquence du ſentiment & de la raiſon.

Mais ſi nous n'avons rien de neuf à dire! ſe ſont écriés les parleurs: taiſez-vous alors, a repondu la Philoſophie: tous ces vains diſcours d'apareil qui ne contiennent que des phraſes, ſont comme le feu de St. Jean, allumé le jour de l'année où l'on a le moins beſoin de ſe chauffer; il ne cauſe aucun plaiſir, & il n'en reſte pas même la cendre.

Que toute la France liſe de bons livres. Mais malgré les progrès de l'eſprit humain, on lit très-peu; & parmi ceux qui veulent quelquefois s'inſtruire, la plûpart liſent très-mal. Mes voiſins & mes voiſines jouent après diner un jeu Anglais que j'ai beaucoup de peine à prononcer, car on l'appelle Wiſk. Pluſieurs bons bourgeois, pluſieurs groſſes têtes qui ſe croient des bonnes têtes, vous diſent, avec un air d'importance, que les livres ne ſont bons à rien. Mais, Meſſieurs les Welches, ſavez-vous que vous n'êtes gouvernés que par des livres? ſavez-vous que l'Ordonnance civile, le code militaire & l'Evangile ſont des livres dont vous dépendez continuellement? Liſez, eclairez-vous, ce n'eſt que par la lecture qu'on fortifie ſon ame; la converſation la diſſipe, le jeu la reſſerre.

J'ai bien peu d'argent, me répondit l'homme aux quarante écus; mais ſi jamais je fais une petite fortune, j'acheterai des livres chez M***.

DE

DE LA VÉROLE.

L'Homme aux quarante écus demeurait dans un petit canton où l'on n'avait jamais mis de ſoldats en garniſon depuis 150 années. Les mœurs dans ce coin de terre inconnu étaient pures comme l'air qui l'environne. On ne ſavait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un poiſon deſtructeur; que les générations fuſſent attaquées dans leur germe, & que la nature ſe contrediſant elle-même pût rendre la tendreſſe horrible, & le plaiſir affreux; on ſe livrait à l'amour avec la ſecurité de l'innocence. Des troupes vinrent, & tout changea.

Deux Lieutenants, l'aumonier du regiment, un caporal & un ſoldat de recrue qui ſortait du ſeminaire, ſuffirent pour empoiſonner douze villages en moins de trois mois. Deux couſines de l'homme aux quarante écus ſe virent couvertes de puſtules calleuſes; leurs beaux cheveux tomberent: leur voix devint rauque: les paupières de leurs yeux fixes & éteints ſe chargérent d'une couleur livide, & ne ſe fermérent plus pour laiſſer entrer le repos dans des membres diſloqués qu'une carie ſecrette commençait à ronger comme ceux de l'arabe Job, quoique Job n'eût jamais eu cette maladie.

Le Chirurgien major du regiment, homme d'une grande expérience, fut obligé de demander

des aides à la cour pour guérir toutes les filles du pays. Le Miniſtre de la guerre toujours porté d'inclination à ſoulager le beau ſexe, envoya une recrue de fraters qui gâterent d'un main ce qu'ils rétablirent de l'autre.

L'homme aux quarante écus liſait alors l'hiſtoire philoſophique de Candide, traduite de l'allemand du Docteur Ralph, qui prouve evidemment que tout eſt bien, & qu'il était abſolument *impoſſible* dans le meilleur des mondes *poſſibles*, que la vérole, la peſte, la pierre, la gravelle, les écrouelles, la Chambre de Valence & l'Inquiſition n'entraſſent dans la compoſition de l'univers, de cet univers uniquement fait pour l'homme roi des animaux, & image de Dieu, auquel on voit bien qu'il reſſemble comme deux goutes d'eau.

Il liſoit dans l'hiſtoire véritable de Candide, que le fameux docteur Pangloſs avoit perdu dans le traitement un œil & une oreille. Hélas! dit-il, mes deux couſines ſeront-elles borgnes ou borgneſſes & eſſorillées? non, lui dit le major conſolateur; les Allemands ont la maine lourde, mais nous autres nous guériſſons les filles promptement, ſûrement & agréablement.

En effet, les deux jolies couſines en furent quittes pour avoir la tête enflée comme un balon pendant ſix ſemaines, pour perdre la moitié de leurs dents en tirant la langue d'un demi pied, & pour mourir de la poitrine au bout de ſix mois.

Pendant l'opération le Couſin & le Chirurgien Major raiſonerent ainſi.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

Eſt-il poſſible, Monſieur, que la nature ait attaché de ſi epouvantables tourmens à un plaiſir ſi néceſſaire ? tant de honte à tant de gloire, & qu'il y ait plus de riſque à faire un enfant qu'à tuer un homme ? Serait-il vrai au moins pour notre conſolation que ce fleau diminue un peu ſur la terre, & qu'il devienne moins dangereux de jour en jour ?

Le Chirurgien Major.

Au contraire, il ſe répand de plus en plus dans toute l'Europe Chrétienne ; il s'eſt étendu juſqu'en Sibérie ; j'en ai vu mourir plus de cinquante perſonnes, & ſur-tout un grand Général d'armée & un Miniſtre d'Etat fort ſage. Peu de poitrines faibles réſiſtent à la maladie & au remède. Les deux ſœurs, la petite & la groſſe ſe ſont liguées encor plus que les moines pour détruire le genre humain.

L'Homme aux quarante écus.

Nouvelle raiſon pour abolir les moines, afin que remis au rang des hommes ils réparent un peu le mal que font les deux ſœurs. Dites-moi, je vous prie, ſi les bêtes ont la vérole.

Le Chirurgien.

Ni la petite, ni la groſſe, ni les moines ne ſont connus chez elles.

L' Homme aux quarante écus.

Il faut donc avouer qu'elles ſont plus heureuſes & plus prudentes que nous dans ce meilleur des mondes.

Le

le Jacobin Jaques Clement prevint l'effet de la maladie.

Le Parlement de Paris toujours zélé pour le bien public fut le premier qui donna un arrêt contre la vérole en 1497. Il defendit à tous les vérolés de reſter dans Paris *ſous peine de la hart*. Mais comme il n'etait pas facile de prouver juridiquement aux bourgeois & bourgeoiſes qu'ils étaient en délit, cet arrêt n'eut pas plus d'effet que ceux qui furent rendus depuis contre l'émetique : & malgré le Parlement le nombre des coupables augmenta toujours. Il eſt certain que ſi on les avait exorciſés au lieu de les faire pendre, il n'y en aurait plus aujourd'hui ſur la terre ; mais c'eſt à quoi malheureuſement on ne penſa jamais.

L'Homme aux quarante écus.

Eſt-il bien vrai ce que j'ai lu dans Candide, que parmi nous quand deux armées, de trente mille hommes chacune, marchent enſemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté?

Le Chirurgien.

Il n'eſt que trop vrai. Il en eſt de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que faſſent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut & plus ferme que la théologie. Je puis vous jurer que proportion gardée, mes confrères & moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers.

L'Homme

L'Homme aux quarante écus.

N'y aurait-il point quelque maniere d'extirper cette contagion qui déſole l'Europe ? on a deja tâché d'affaiblir le poiſon d'une vérole, ne pourra-t-on rien tenter ſur l'autre ?

Le Chirurgien.

Il n'y aurait qu'un ſeul moyen, c'eſt que tous les Princes de l'Europe ſe liguaſſent enſemble comme dans les tems de Godefroi de Bouillon. Certainement une croiſaide contre la vérole ſeroit beaucoup plus raiſonable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois ſi malheureuſement contre Saladin, Melecſala & les Albigeois. Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repouſſer l'ennemi commun du genre humain, que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaſter la terre, & de couvrir les champs de morts pour arracher à ſon voiſin deux ou trois villes & quelques villages. Je parle contre mes intérêts, car la guerre & la vérole font ma fortune ; mais il faut être homme avant d'être Chirurgien major.

C'eſt ainſi que l'homme aux quarante écus ſe formait, comme on dit, l'eſprit & le cœur. Non ſeulement il herita de ces deux couſines qui moururent en ſix mois ; mais il eut encor la ſucceſſion d'un parent fort éloigné qui avait été ſous-fermier des hôpitaux des armées, & qui s'était fort engraiſſé en mettant les ſoldats bleſſés à la diête. Cet homme n'avait jamais voulu ſe marier ;

TAYLOR INST. OXFORD

rier ; il avait un assez joli serrail. Il ne reconnut aucun de ses parents, vécut dans la crapule, & mourut à Paris d'indigestion. C'était un homme, comme on voit, fort utile à l'état.

Nôtre nouveau philosophe fut obligé d'aller à Paris pour recueillir l'héritage de son parent. D'abord les fermiers du domaine le lui disputèrent. Il eut le bonheur de gagner son procès, & la générosité de donner aux pauvres de son canton qui n'avaient pas leur contingent de quarante écus de rente, une partie des dépouilles du Richard. Après quoi il se mit à satisfaire sa grande passion d'avoir une bibliothèque.

Il lisait tous les matins, faisait des extraits, & le soir il consultait les savants pour savoir en quelle langue le serpent avait parlé à nôtre bonne mère ; si l'ame est dans le corps calleux ou dans la glande pinéale ; si St. Pierre avait demeuré vingt-cinq ans à Rome ; quelle différence spécifique est entre un trône & une domination, & pourquoi les négres ont le nez épaté ? D'ailleurs, il se proposa de ne jamais gouverner l'Etat, & de ne faire aucune brochure contre les piéces nouvelles. On l'appellait Monsieur André, c'etait son nom de baptême. Ceux qui l'ont connu rendent justice à sa modestie & à ses qualités tant acquises que naturelles. Il a bâti une maison commode dans son ancien domaine de quatre arpents. Son fils sera bientôt en âge d'aller au collège, mais il veut qu'il aille au collège d'Harcourt

&

& non à celui de Mazarin, à cauſe du Profeſſeur Cogé qui fait des libelles, & parce qu'il ne faut pas qu'un Profeſſeur de collège faſſe des libelles.

Madame André lui a donné une fille fort jolie qu'il eſpere marier à un Conſeiller de la Cour des Aides, pourvu que ce magiſtrat n'ait pas la maladie que le Chirurgien Major veut extirper dans l'Europe chrêtienne.

GRANDE QUERELLE.

PEndant le ſéjour de Monſieur André à Paris, il y avait une querelle importante. Il s'agiſſait de ſavoir ſi Marc Antonin était un honnête homme, & s'il était en enfer ou en purgatoire, ou dans les limbes, en attendant qu'il reſſuſcitât. Tous les honnêtes gens prirent le parti de Marc Antonin. Ils diſaient, Antonin a toujours été juſte, ſobre, chaſte, bienfaiſant. Il eſt vrai qu'il n'a pas en paradis une place auſſi belle que St. Antoine; car il faut des proportions comme nous l'avons vu. Mais certainement l'ame de l'Empereur Antonin n'eſt point à la broche dans l'enfer. Si elle eſt en purgatoire, il faut l'en tirer; n'y a qu'à dire des meſſes pour lui. Les Jéſuites n'ont plus rien à faire, qu'ils diſent trois mille meſſes pour le repos de l'ame de Marc Antonin; ils y gagneront, à quinze ſous la piéce, deux mille deux cent cinquante livres. D'ailleurs, on doit du

du reſpect à une tête couronnée, il ne faut pas la damner légérement.

Les adverſaires de ces bonnes gens prétendaient au contraire qu'il ne fallait accorder aucune compoſition à Marc Antonin; qu'il était un hérétique; que les Carpocratiens & les Aloges n'étaient pas ſi méchants que lui; qu'il était mort ſans confeſſion; qu'il fallait faire un exemple; qu'il était bon de le damner pour aprendre à vivre aux Empereurs de la Chine & du Japon, à ceux de Perſe, du Turquie, & de Maroc, aux Rois d'Angleterre, de Suède, de Dannemarck, de Pruſſe, au Stadthoulder de Hollande, & aux Avoyers du Canton de Berne, qui n'allaient pas plus à confeſſe que l'Empereur Marc Antonin; & qu'enfin c'eſt un plaiſir indicible de donner des décrets contre des Souverains morts, quand on ne peut en lancer contre eux de leur vivant, de peur de perdre ſes oreilles.

La querelle devint auſſi ſérieuſe que le fut autrefois celle des Urſelines & des Annonciades, qui diſputèrent à qui porterait plus longtemps des œufs à la conque entre les feſſes, ſans les caſſer. On craignait un ſchiſme comme du temps des cent & un contes de ma mère l'oye, & de certains billets payables au porteur dans l'autre monde. C'eſt une choſe bien épouvantable qu'un ſchiſme, cela ſignifie diviſion dans les opinions, & juſqu'à ce moment fatal tous les hommes avaient penſé de même.

Monſieur

Monſieur André, qui eſt un excellent citoyen, pria les chefs des deux partis à ſouper. C'eſt un des bons convives que nous ayons ; ſon humeur eſt douce & vive, ſa gaieté n'eſt point bruyante ; il eſt facile & ouvert ; il n'a point cette ſorte d'eſprit qui ſemble vouloir étouffer celui des autres ; l'autorité qu'il ſe concilie n'eſt due qu'à ſes graces, à ſa modération, & à une phiſionomie ronde qui eſt tout-à-fait perſuaſive. Il aurait fait ſouper gaiement enſemble un Corſe, un Génois, un Répréſentant de Genève & un Négatif, le Muphti & un Archevêque. Il fit tomber habilement les premiers coups que les diſputants ſe portaient, en détournant la converſation, & en faiſant un conte très-agréable, qui réjouït également les damnants & les damnés. Enfin, quand ils furent un peu en pointe de vin, il leur fit ſigner que l'ame de l'Empereur Marc Antonin reſterait *in ſtatu quo*, c'eſt-à-dire, je ne ſçais où, en attendant un jugement definitif.

Les ames des docteurs s'en retournèrent dans leurs limbes paiſiblement après le ſouper : tout fut tranquille. Cet accommodement fit un très-grand honneur à l'homme aux quarante écus : & toutes les fois qu'il s'élevait une diſpute bien acariatre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on diſait aux deux partis, *Meſſieurs, allez ſouper chez Monſieur André.*

Je connais deux factions acharnées, qui faute d'avoir été ſouper chez Monſieur André, ſe ſont attirées de grands malheurs.

SCÉLÉRAT CHASSÉ.

LA réputation qu'avait acquiſe Mr. André d'apaiſer les querelles en donnant de bons ſoupers, lui attira la ſemaine paſſée une ſinguliére viſite. Un homme noir aſſez mal mis, le dos voûté, la tête panchée ſur un épaule, l'œil hagard, les mains fort ſales, vint de conjurer de lui donner à ſouper avec ſes ennemis.

Quels ſont vos ennemis ? lui dit Monſieur André, & qui êtes-vous ? Hélas ! dit-il, j'avoue, Monſieur, qu'on me prend pour un de ces marouffles qui ſont des libelles pour gagner du pain, & qui crient Dieu, Dieu, Dieu, Religion, Religion, pour attraper quelque petit bénéfice. On m'accuſe d'avoir calomnié les citoyens les plus véritablement religieux, les plus ſincéres adorateurs de la Divinité, les plus honnêtes gens du Royaume. Il eſt vrai, Monſieur, que dans la chaleur de la compoſition il échape ſouvent aux gens de mon métier de petites inadvertances qu'on prend pour des erreurs groſſiéres, des écarts que l'on qualifie de menſonges impudents. Nôtre zéle eſt regardé comme un mélange affreux

freux de friponnerie & de fanatiſme. On aſſure que tandis que nous ſurprenons la bonne foi de quelques vieilles imbécilles, nous ſommes le mépris & l'exécration de tous les honnêtes gens qui ſavent lire.

Mes ennemis ſont les principaux membres des plus illuſtres Académies de l'Europe, des écrivains honorés, des citoyens bienfaiſants. Je viens de mettre en lumière un ouvrage que j'ai intitulé *Anti-philoſophique*. Je n'avais que de bonnes intentions, mais perſonne n'a voulu acheter mon livre. Ceux à qui je l'ai préſenté l'ont jetté dans le feu, en me diſant qu'il n'était pas ſeulement anti-raiſonnable, mais anti-chrétien, & très anti-honnête.

Eh bien, lui dit Monſieur André, imitez ceux à qui vous avez préſenté vôtre libelle ; jettez-le dans le feu, & qu'il n'en ſoit plus parlé. Je loue fort vôtre repentir ; mais il n'eſt pas poſſible que je vous faſſe ſouper avec des gens d'eſprit qui ne peuvent être vos ennemis, attendu qu'ils ne vous liront jamais.

Ne pourriez-vous pas du moins, Monſieur, dit le Caffard, me réconcilier avec les parents de feu Mr. de Monteſquieu, dont j'ai outragé la mémoire, pour glorifier le révérend père Rout, qui vint aſſiéger ſes derniers moments, & qui fut chaſſé de ſa chambre.

Morbleu, lui dit Mr. André, il y a long-temps que le révérend père Rout eſt mort; allez-vous en ſouper avec lui.

C'eſt un rude homme que Mr. André quand il a affaire à cette eſpèce méchante & ſotte. Il ſentit que le caffard ne voulait ſouper chez lui avec des gens de mérite que pour engager une diſpute, pour les aller enſuite calomnier, pour écrire contre eux, pour imprimer de nouveaux menſonges. Il le chaſſa de ſa maiſon, comme on avait chaſſé Rout de l'apartement du Préſident de Monteſquieu.

On ne peut guère tromper Monſieur André. Plus il était ſimple & naif quand il était l'homme aux quarante écus, plus il eſt devenu aviſé quand il a connu les hommes.

LE BON SENS DE MONSIEUR ANDRÉ.

Comme le bon ſens de Monſieur André s'eſt fortifié depuis qu'il a une Bibliothèque! il vit avec les livres comme avec les hommes; il choiſit, & il n'eſt jamais la dupe des noms. Quel plaiſir de s'inſtruire, & d'agrandir ſon ame pour un écu ſans ſortir de chez ſoi.

Il ſe felicite d'être né dans un tems où la raiſon humaine commence à ſe perfectionner. Que je ſerais malheureux, dit-il, ſi l'age où je vis était celui du Jéſuite Garaſſe, du Jéſuite Guignard, ou du Docteur Boucher, du Docteur Aubri, ou Docteur Guinceſtre, ou du temps que l'on condamnait aux galères ceux qui écrivaient contre les cathégories d'Ariſtote!

La misère avait affaibli les reſſorts de l'ame de Mr. André, le bien-être leur a rendu leur élaſticité. Il y a mille Andrés dans le monde auxquels il n'a manqué qu'un tour de roue de la fortune pour en faire des hommes d'un vrai mérite.

Il eſt aujourd'hui au fait de toutes les affaires de l'Europe, & ſurtout des progrès de l'eſprit humain.

Il me ſemble, me diſait-il mardi dernier, que la raiſon voyage à petites journées, du nord au midi, avec ſes deux intimes amies l'expérience & la tolérance. L'agriculture & le commerce l'accompagnent. Elle s'eſt preſentée en Italie, mais la Congrégation de l'Indice l'a repouſſée. Tout ce qu'elle a pu faire a été d'envoyer ſecrétement quelques-uns de ſes facteurs qui ne laiſſent pas de faire du bien. Encor quelques années, & le pays des Scipions ne ſera plus celui des arlequins enfroqués.

Elle a de temps en temps de cruels ennemis en France ; mais elle y a tant d'amis qu'il faudra bien à la fin qu'elle y ſoit premier Miniſtre.

Quand elle s'eſt préſentée en Bavière & en Autriche, elle a trouvé deux ou trois groſſes têtes à perruque qui l'ont regardée avec des yeux ſtupides & étonnés. Ils lui ont dit, Madame, nous n'avons jamais entendu parler de vous ; nous ne vous connaiſſons pas. Meſſieurs, leur a-t-elle répondu, avec le temps vous me connaîtrez & vous m'aimerez. Je ſuis très-bien reçue à Berlin, à Moſcou, à Copenhague, à Stokholm. Il y a longtemps que par le crédit de Locke, de Gordon, de Trenchard, de Mylord Shafteſbury, & de tant d'autres, j'ai reçu mes lettres de naturalité en Angleterre. Vous m'en accorderez un jour. Je ſuis la fille du temps, & j'attends tout de mon père.

Quand elle a paſſé ſur les frontières de l'Eſpagne & du Portugal, elle a béni Dieu de voir que les buchers de l'Inquiſition n'étaient plus ſi ſouvent allumés. Elle a eſpéré beaucoup en voyant chaſſer les Jeſuites ; mais elle a craint qu'en purgeant le pays de renards on ne le laiſſe expoſé aux loups.

Si elle fait encor des tentatives pour entrer en Italie, on croit qu'elle commencera par s'établir à Veniſe, & qu'elle ſéjournera dans le Royaume de Naples, malgré toutes les liquéfactions de ce

pays

païs là qui lui donnent des vapeurs. On prétend qu'elle a un ſecret infaillible pour détacher les cordons d'une couronne qui ſont embaraſſés je ne ſais comment dans ceux d'une thiare, & pour empêcher les haquenées d'aller faire la réverence aux mules.

Enfin, la converſation de Monſieur André me réjouit beaucoup, & plus je le vois, plus je l'aime.

D'UN BON SOUPER

CHEZ

MONSIEUR ANDRÉ.

NOus ſoupames hier enſemble avec un Docteur de Sorbonne, Mr. Pinto célèbre Juif, le chapelain de la chapelle reformée de l'ambaſſadeur Batave, le ſecrétaire de Mr. le Prince Galitzin du rite Grec, un Capitaine Suiſſe Calviniſte, deux philoſophes, & trois dames d'eſprit.

Le ſouper fut fort long; & cependant on ne diſputa pas plus ſur la religion que ſi aucun des convives n'en avait jamais eu; tant il faut avouer que nous ſommes devenus polis; tant on craint à ſouper de contriſter ſes frères. Il n'en eſt pas ainſi du régent Cogé, & de l'ex-Jeſuite Patouillet, & de tous les animaux de cette eſpèce. Ces croquans-là vous diſent plus de ſot-

tiſes dans une brochure de deux pages que la meilleure compagnie de Paris ne peut dire de choſes agréables & inſtructives dans un ſouper de quatre heures. Et ce qu'il y a d'étrange c'eſt qu'ils n'oſeraient dire en face à perſonne ce qu'ils ont l'impudence d'imprimer.

La converſation roula d'abord ſur une plaiſanterie des Lettres Perſannes dans laquelle on répéte d'après pluſieurs graves perſonnages, que le monde va non ſeulement en empirant, mais en ſe dépeuplant tous les jours ; de ſorte que ſi le proverbe, *Plus on eſt de fous, plus on rit*, a quelque vérité, le rire ſera inceſſamment banni de la terre.

Le Docteur de Sorbonne aſſura qu'en effet le monde était réduit preſque à rien. Il cita le père Pétau, qui démontre qu'en moins de trois cent ans un ſeul des fils de Noé (je ne ſais ſi c'eſt Sem ou Japhet) avait procréé de ſon corps une ſérie d'enfans qui ſe montait à ſix cent vingt-trois milliards, ſix cent douze millions, trois cent cinquante-huit mille fidèles, l'an 285 après le déluge univerſel.

Monſieur André demanda pourquoi du tems de Philippe le Bel, c'eſt-à dire, environ trois cent ans après Hugues Capet, il n'y avait pas ſix cent vingt-trois milliards de princes de la maiſon royale? c'eſt que la foi eſt diminuée, dit le Docteur de Sorbonne.

On

On parla beaucoup de Thébes aux cent portes, & du million de ſoldats qui ſortait par ces portes, avec vingt mille chariots de guerre. Serrez, diſait Mr. André, je ſoupçonne, depuis que je me ſuis mis à lire, que le même génie qui a écrit Gargantua, écrivait autrefois toutes les hiſtoires.

Mais enfin, lui dit un des convives, Thebes, Memphis, Babilone, Ninive, Troye, Seleucie étaient de grandes Villes & n'exiſtent plus. Cela eſt vrai, répondit le Sécretaire de Mr. le Prince Galitzin, mais Moſcou, Conſtantinople, Londres, Paris, Amſterdam, Lyon qui vaut mieux que Troye, toutes les villes de France, d'Allemagne, d'Eſpagne, & du Nord, étaient alors des déſerts.

Le Capitaine Suiſſe, homme très-inſtruit, nous avoua que quand ſes ancêtres voulurent quitter leurs montagnes & leurs précipices pour aller s'emparer comme de raiſon d'un païs plus agréable, Céſar qui vit de ſes yeux le dénombrement de ces émigrans, trouva qu'il ſe montait à trois cent ſoixante & huit mille, en comptant les vieillards, les enfants & les femmes. Aujourd'hui le ſeul canton de Berne poſſéde autant d'habitans ; il n'eſt pas tout-à-fait la moitié de la Suiſſe ; & je puis vous aſſurer que les treize cantons ont au delà de ſept cent vingt mille ames, en comptant les natifs qui ſervent ou qui négocient en païs étranger. Après cela, Meſſieurs

ſieurs les ſavans, faites des calculs & des ſyſtèmes ; ils ſeront auſſi faux les uns que les autres.

Enſuite on agita la queſtion ſi les bourgeois de Rome du temps des Céſars étaient plus riches que les bourgeois de Paris du temps de Mr. Silhouette.

Ah ! ceci me regarde, dit Mr. André. J'ai été longtemps l'homme aux quarante écus ; je crois bien que les citoyens Romains en avaient davantage. Ces illuſtres voleurs de grand chemin avaient pillé les plus beaux païs de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Europe. Ils vivaient fort ſplendidement du fruit de leurs rapines ; mais enfin il y avait des gueux à Rome. Et je ſuis perſuadé que parmi ces vainqueurs de monde il y eut des gens réduits à quarante écus de rente comme je l'ai été.

Savez vous bien, lui dit un ſavant de l'academie des inſcriptions & belles lettres, que Lucullus depenſait à chaque ſouper qu'il donnait dans le ſalon d'Apollon, trente neuf mille trois cent ſoixante & douze livres treize ſous de notre monnoye courante, mais qu'Atticus, le celebre Epicurien Atticus, ne depenſait pas par mois pour ſa table au-delà de deux cent trente livres tournois.

Si cela eſt, dis je, il etait digne de preſider à la confrairie de la Lezine etablie depuis peu en Italie.

Italie. J'ai lu comme vous dans Florus cette incroyable anecdote ; mais aparemment que Florus n'avait jamais ſoupé chez Atticus, ou que ſon texte a été corrompu comme tant d'autres, par les copiſtes. Jamais Florus ne me fera croire que l'ami de Ceſar & de Pompée, de Ciceron & d'Antoine qui mangeaient ſouvent chez lui, en fut quitte pour un peu moins de dix louis d'or par mois.

Et voilà juſtement comme on ecrit l'hiſtoire.

Madame André prenant la parole, dit au ſavant, que s'il voulait defraier ſa table pour dix fois autant, il lui ferait grand plaiſir.

Je ſuis perſuadé que cet ſoirée de Mr. André valait bien un mois d'Atticus. Et les Dames doutèrent fort que les ſoupers de Rome fuſſent plus agréables que ceux de Paris. La converſation fut très gaye, quoiqu'un peu ſavante. Il ne fut parlé ni des modes nouvelles, ni des ridicules d'autrui, ni de l'hiſtoire ſcandaleuſe du jour.

La queſtion du luxe fut traitée à fond. On demanda ſi c'était le luxe qui avait détruit l'Empire Romain, & il fut prouvé que les deux Empires d'Occident & d'Orient n'avaient été détruits que par la controverſe & par les moines. En effet, quand Alaric prit Rome, on n'était occupé que de diſputes théologiques ; & quand Mahomet II. prit Conſtantinople, les moines défendaient beaucoup plus l'éternité de la lumiére du

Tabor

Tabor qu'ils voyaient à leur nombril, qu'ils ne défendaient la ville contre les Turcs.

Un de nos ſavans fit une réflexion qui me frappa beaucoup. C'eſt que ces deux grands Empires ſont anéantis, & que les ouvrages de Virgile, d'Horace & d'Ovide ſubſiſtent.

On ne fit qu'un ſaut du ſiècle d'Auguſte au ſiècle de Louis XIV. Une Dame demanda pourquoi avec beaucoup d'eſprit on ne faiſait plus guère aujourd'hui d'ouvrage de génie.

Monſieur André répondit que c'eſt parce qu'on en avait fait dans le ſiècle paſſé. Cette idée était fine & pourtant vraye; elle fut aprofondie. Enſuite on tomba rudement ſur un Ecoſſais qui s'eſt aviſé de donner des règles de goût & de critiquer les plus admirables endroits de Racine, ſans ſavoir le Français (*). On traita en-

(a) Ce Mr. Home, grand juge d'Ecoſſe, enſeigne la manière de faire parler les héros d'une tragedie avec eſprit: & voici un exemple remarquable qu'il raporte de la tragedie de Henri IV. du divin Shakeſpear. Le divin Shakeſpear introduit Mylord Falſtaf chef de juſtice qui vient de prendre priſonnier le chevalier Jean Coleville & qui le préſente au Roi.

„ Sire, le voilà, je vous le livre, je ſuplie vôtre grace de „ faire enrégiſtrer ce fait d'armes parmi les autres de cette „ journée, ou pardieu je le ferai mettre dans une balade a- „ vec mon portrait à la tête; on verra Coleville me baiſant „ les pieds. Voilà ce que je ferai ſi vous ne rendez pas ma „ gloire auſſi brillante qu'une piéce de deux ſous dorée. Et „ alors vous me verrez dans le clair ciel de la renommées ter- „ nir vôtre ſplendeur comme la pleine lune efface les charbons „ éteints de l'élément de l'air qui ne paraiſſent autout d'elle „ que comme des têtes d'épingle.

C'eſt cet abſurde & abominable galimatias très-fréquent dans le divin Shakeſpear, que Mr. Jean Home propoſe pour le modèle du bon goût & de l'eſprit dans la Tragédie. Mais en récompenſe Mr. Home trouve l'Iphigénie & la Phèdre de Racine extremement ridicules.

cor

cor plus ſévérement un Italien nommé Dénina, qui a dénigré l'*Eſprit des Loix* ſans le comprendre, & qui ſurtout a cenſuré ce que l'on aime le mieux dans cet ouvrage.

Cela fit ſouvenir du mépris affecté que Boileau étalait pour le Taſſe. Quelqu'un des convives avança que le Taſſe avec ſes défauts était autant au deſſus d'Homere que Monteſquieu avec ſes défauts encor plus grands, eſt au deſſus du fatras de Grotius. On s'éleva contre ces mauvaiſes critiques dictées par la haine nationale & le prejugé. Le Signor Denina fut traité comme il le meritait, & comme les pedants le ſont par les gens d'eſprit.

On remarqua ſurtout avec beaucoup de ſagacité, que la plûpart des ouvrages litteraires du ſiècle preſent, ainſi que les converſations, roulent ſur l'examen des chefs-d'œuvres du dernier ſiècle. Notre merite eſt de diſcuter leur merite. Nous ſommes comme des enfans deſherités qui font le compte du bien de leurs pères. On avoua que la philoſophie avait fait de très-grands progrès, mais que la langue & le ſtile s'etaient un peu corrompus.

C'eſt le ſort de toutes les converſations de paſſer d'un ſujet à un autre. Tous ces objets de curioſité, de ſcience & de goût, diſparurent bientôt devant le grand ſpectacle que l'Imperatrice de Ruſſie & le Roi de Pologne donnaient

au

au monde. Ils venaient de relever l'humanité écraſée, & d'établir la liberté de conſcience dans une partie de la terre, beaucoup plus vaſte que ne le fut jamais l'Empire Romain. Ce ſervice rendu au genre humain, cet exemple donné à tant de Cours qui ſe croient politiques, fut celebré comme il devait l'être. On but à la ſanté de l'Imperatrice philoſophe, du Roi philoſophe, & du Primat philoſophe, & on leur ſouhaita beaucoup d'imitateurs. Le Docteur de Sorbonne même les admira ; car il y a quelques gens de bon ſens dans ce corps, comme il y eut autrefois des gens d'eſprit chez les Béotiens.

Le Secretaire Ruſſe nous etonna par le recit de tous les grands etabliſſements qu'on faiſait en Ruſſie. On demanda pourquoi on aimait mieux lire l'hiſtoire de Charles XII. qui a paſſé ſa vie à detruire, que celle de Pierre le Grand qui a conſumé la ſienne à créer. Nous conclumes que la faibleſſe & la frivolité ſont la cauſe de cette preference : que Charles XII. fut le Don Quichotte du Nord, & que Pierre en fut le Solon : que les eſprits ſuperficiels preferent l'heroïſme extravagant aux grandes vues d'un Legiſlateur : que les details de la fondation d'une ville leur plaiſent moins que la temerité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ſes ſeuls domeſtiques ; & qu'enfin, la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuſer que s'inſtruire.

De-

De là vient que cent femmes liſent les mille & une nuit contre une qui lit deux chapitres de Locke.

De quoi ne parla-t-on point dans ce repas, dont je me ſouviendrai longtemps? Il fallut bien enfin dire un mot des acteurs & des actrices, ſujet eternel des entretiens de table de Verſailles & de Paris. On convint qu'un bon declamateur etait auſſi rare qu'un bon poëte. Le ſouper finit par une chanſon très jolie qu'un des convives fit pour les Dames. Pour moi j'avoue que le banquet de Platon ne m'aurait pas fait plus de plaiſir que celui de Monſieur & de Madame André.

Nos petits maîtres & nos petites maîtreſſes s'y ſeraient ennuyés ſans doute; ils pretendent être la bonne compagnie; mais ni Monſieur André ni moi ne ſoupons jamais avec cette bonne compagnie là.

F I N.

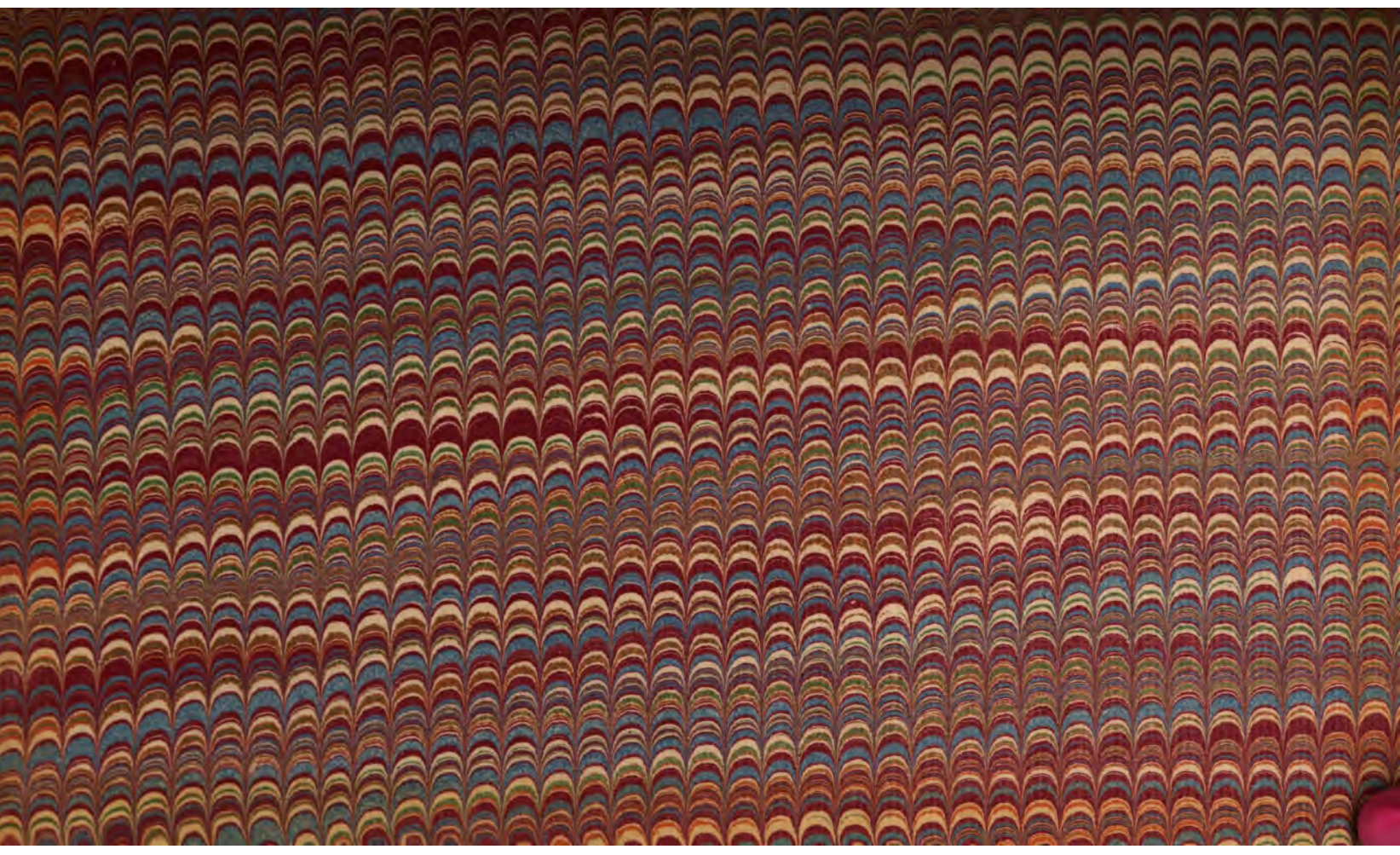
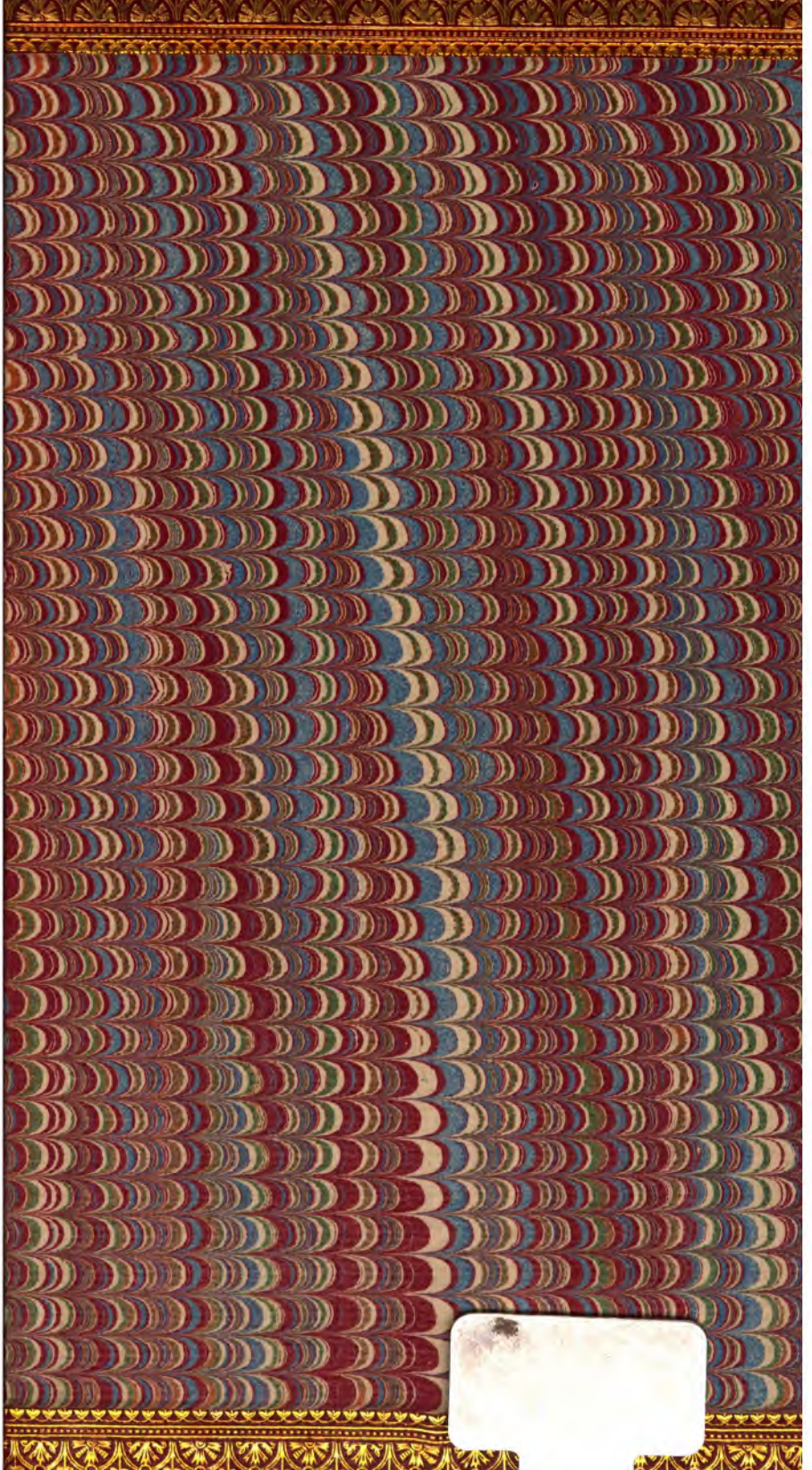
920788

10/81
SM1-1-

T^2, A7-F8

Not in Bengasi

Deltemann 261

(Fig. 41 P)

Hesj, 109